UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00575037 7

J.-B. CHABOT

LES LANGUES

ET

LES LITTÉRATURES ARAMÉENNES

PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
68, RUE MAZARINE, 68

1910

LES LANGUES

ET

LES LITTÉRATURES ARAMÉENNES

La Aram
C428k

J.-B. CHABOT

LES LANGUES

ET

LES LITTÉRATURES ARAMÉENNES

117033
10/7/11

PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
68, RUE MAZARINE, 68

1910

PUBLICATIONS ET TRAVAUX

DU

J.-B. CHABOT

Elève diplomé de l'École des Hautes-Études, Auxiliaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Membre du Conseil de la Société Asiatique, Ancien chargé de missions du Ministère de l'Instruction publique, Lauréat de l'Institut.

Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199), éditée pour la première fois et traduite en français. Ouvrage publié avec l'encouragement et sous le patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 1899-1910, 4 vol. in-4.

Le dernier fascicule, imprimé depuis 1909, paraîtra prochainement accompagné de l'*Introduction* et des *Tables*.

Synodicon Orientale ou *Recueil de Synodes Nestoriens*; texte syriaque, traduit et annoté. Paris, 1902; in-4, pp. 695 (Tome XXXVII des *Notices et Extraits*).

Chronique de Denys de Tell-Mahré. Quatrième partie, publiée avec traduction française. Paris, 1895, E. Bouillon, édit.; in-8; traduction : pp. XLII-206; texte : pp. XX-247.

Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche nestorien (1281-1317), et du moine Rabban Çauma, ambassadeur du roi Argoun en Occident (1287); traduite du syriaque et annotée. Ouvrage suivi de deux appendices renfermant plusieurs documents inédits concernant les relations du roi Argoun et du patriarche Jabalaha avec le pape et les princes chrétiens de l'Occident. Paris, 1895; in-8, pp. 278. Avec une carte et une planche. — Supplément; Paris, 1896; 16 pp.

De sancti Isaaci Ninivitæ vita, scriptis et doctrina. Accedunt ejusdem Isaaci tres integri sermones quos e codicibus syriacis Musæi Britannici descripsit, latinitate donavit, notis instruxit et, collatione ad græcam versionem facta, nunc primum publici juris facit J.-B. Ch. Paris, E. Leroux, 1892; in-8, pp. XIV-106-42*.

La Légende de Mar Bassus, martyr persan, suivie de l'Histoire de la fondation de son couvent, à Apamée; d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale. Texte syriaque, traduit et annoté, publié pour la première fois. Paris, E. Leroux, 1893; in-8, pp. XVI-72.

Notice sur les manuscrits syriaques conservés dans la Bibliothèque du patriarcat grec-orthodoxe de Jérusalem. Paris, 1894; in-8, pp. 47.

L'ouvrage a été traduit en grec sous ce titre :

Καταλογος συνοπτικος των ἐν τῃ βιβλιοθηκῃ του ἱερου κοινου του Η. Ταφου ἀποκειμενων συριακων χειρογραφων ὑπο Κλεοπα Μ. Κοικυλιδου βιβλιοθηκαριου. Berlin, 1898; in-8, pp. 24.

Éloge du patriarche nestorien Mar Denha Ier (1265-1281), par le moine Jean. Texte syriaque et traduction. Paris, 1895; in-8, pp. 32.

Une Lettre de Bar Hébréus au catholicos Denha Ier. Texte syriaque et traduction. Paris, 1898; in-8, pp. 56.

Pierre l'Ibérien, évêque monophysite de Mayouma (Gaza), à la fin du ve siècle, d'après une récente publication. Paris, 1895; in-8, pp. 32.

Notice sur les Yézidis, publiée et traduite d'après deux manuscrits syriaques de la Bibliothèque Nationale. Paris, 1896; in-8, pp. 37.

Trois homélies de Proclus, évêque de Constantinople, dont l'original grec est perdu. Texte syriaque publié d'après les manuscrits 368 et 369 de la Bibliothèque Vaticane. Rome, 1896; in-8, pp. 22.

Vie de Mar Youssef Ier, patriarche des Chaldéens (1681-1685), écrite en arabe par Abdoulahad, archevêque chaldéen d'Amid, traduite sur l'autographe de l'auteur. Paris, 1896; in-8, pp. 29.

L'École de Nisibe; ses statuts, son histoire. Lecture faite à la séance générale de la Société Asiatique de Paris, le 18 juin 1896. In-8, pp. 55.

Notice sur les manuscrits syriaques de la Bibliothèque Nationale acquis depuis la publication du Catalogue (nos 289-334). Paris, 1896; in-4, pp. 19.

Le Livre de la Chasteté, composé par Jésusdenah, évêque de Baçrah. Texte syriaque et traduction française. Rome, 1896; in-8, pp. 67, 84.

Commentarius Theodori Mopsuesteni in Evangelium D. Johannis, in libros VII partitus. Versio syriaca, juxta codicem parisiensem CCCVIII edita. Tomus I : textus syriacus. Paris, Leroux, 1897; in-8, pp. VIII-412.

L'original grec de cet important ouvrage est perdu.

Histoire de Jésus-Sabran, écrite par Jésus-Yahb d'Adiabène, publiée d'après le manuscrit syriaque 161 de la Bibliothèque Vaticane : texte syriaque, précédé d'une Introduction et d'une analyse détaillée. Paris, 1897; in-8, pp. 108.

Notes d'Épigraphie et d'Archéologie orientale (fascicules I-IV). Paris, 1897-1901; in-8, pp. 172 (avec 7 pl.).

Index analytique et alphabétique des Inscriptions grecques et latines de la Syrie publiées par Waddington. Paris, E. Leroux, 1897; in-fol.; pp. 24.

Notice sur une Mappemonde syrienne du XIIIe siècle; Paris, 1898; in-8, pp. 19 [avec une carte]. — *Notes complémentaires;* pp. 15 [avec une carte].

Lettre du catholicos Mar Aba II aux membres de l'École patriarcale de Séleucie. Texte, traduction et notes. Paris, 1898; in-8, pp. 41.

Regulae monasticae, saeculo VI°, ab Abrahamo fundatore et Dadjesu rectore conventus Syrorum in monte Izla, conditae. Syriace edidit et latinitate donavit J.-B. C.; Romae, 1898; in-8, pp. 49.

Les évêques Jacobites du VIIIe au XIIIe siècle, d'après la Chronique de Michel le Syrien. Paris, 1901; in-8, pp. 88.

Important document qui permet d'ajouter près de 800 noms au tome II de l'*Oriens christianus* de Lequien.

Histoire du moine Rabban Youssef Bousnaya, par son disciple Jean Bar Kaldoun, traduite du syriaque. Paris, A. Picard, éditeur, 1901; in-8, pp. VIII-248.

La prétendue Chronique de Maribas le Chaldéen. Paris, 1905; in-8, pp. 16.

Narsai le Docteur et les origines de l'École de Nisibe. Paris, 1905; in-8, pp. 23.

Notes sur quelques monuments épigraphiques araméens; 1906; in-8, pp. 35 (pl.).

Éclaircissements sur la littérature syriaque. Paris, 1906; in-8, pp. 35.

Inventaire sommaire des Manuscrits coptes de la Bibliothèque Nationale. Paris, 1906; in-8, pp. 21.

Documenta ad origines Monophysitarum illustrandas. Texte syriaque édité d'après le ms. add. 14602 du British Museum. Paris, 1908; in-8, pp. 351 (*C. S. C. O.*).

Eliae Metrop. Nisibeni *Opus chronologicum;* pars posterior. Texte

syriaque édité d'après le manuscrit unique du British Museum, add. 7197. Paris, 1909; in-8, pp. 161; avec plusieurs tableaux hors texte (*C. S. C. O.*).

La traduction latine est sous presse.

Dionysii bar Salibi *Commentarii in Evangelia:* (pars I) ediderunt I. Sedlacek et I.-B. Chabot. Texte syriaque et traduction latine. Paris, 1906, 2 vol., pp. 184, 136 (*C. S. C. O.*).

Chronica minora, pars secunda; versio. Paris, 1904, pp. 180 (*C. S. C. O.*).

Chronica minora, pars tertia; edid. et interpr. E.-W. Brooks, I. Guidi, I.-B. Chabot. Paris, 1905; 2 vol., pp. 140, 125 (*C. S. C. O.*).

TRAVAUX DIVERS

Dans le *Journal asiatique :*

Note sur la version syriaque du commentaire de Théodore de Mopsueste sur l'Évangile de saint Jean. (Août 1894, p. 188-192.)

gioulâ — κολοιός. Note étymologique. (Avril 1898, p. 331.)

Théodore Bar Khouni et le « Livre des Scholies ». (Janvier 1901, p. 170-179.

Sur quelques inscriptions palmyréniennes récemment publiées [par M. Gottheil]. (Avril 1901, p. 346-349.)

Les papyri araméens d'Éléphantine sont-ils faux? (Décembre 1909, p. 515-522).

Dans les *Nouvelles Archives des Missions scientifiques :*

Rapport de M. J.-B. Chabot sur sa mission en Italie (T. VII, pp. 475).

Dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions :*

Note sur la Chronique de Michel le Syrien (Année 1899; p. 476).

Communication sur une mosaïque avec inscription syriaque découverte à Édesse (1906, p. 122).

Communication sur une inscription nabatéenne de Médaïn Saleh (1908; p. 269).

Dans la *Byzantinische Zeitschrift :*

Inscription byzantine de Césarée de Palestine (T. V, pp. 160-162).

Dans la *Revue des Études juives :*

Trois épisodes concernant les Juifs, tirés de la Chronique de Denys de Tell-Mahré (T. XXVIII, pp. 290-294).

Dans la *Revue sémitique :*

L'apocalypse d'Esdras touchant le royaume des Arabes (T. II, 1894, pp. 242-250, 333-346).
Notes sur la littérature syriaque : 1. *Jean Bar-Kaldoun ;* 2. *Jésus-denah de Baçra ;* 3. *Isaac de Ninive ;* 4. *Daniel Bar-Toubanitha* (T. IV, 1896, pp. 252-257).
Note sur l'Inscription nabatéenne de 'Irê (T. V, 1897, pp. 81-84).

Dans la *Revue de l'Orient chrétien :*

Les Chrétiens du Malabar. (T. I, 1896, pp. 406-411).
Etat des diocèses formant le patriarcat chaldéen. (*Ib.*, pp. 433-454).
L'Islam, à propos du livre de M. H. de Castries. (*Ibid.*, pp. 499-502).
A propos du couvent du Mont-Sinaï. Documents. (T. V, 1900, pp. 492-499).
Lettre du patriarche chaldéen Joseph Emmanuel II, traduite du syriaque. (*Ibid.*, pp. 642-649).

Dans les *Orientalistische Studien* TH. NÖLDEKE *gewidmet* (Giessen, 1906) :

Note sur l'ouvrage syriaque intitulé « Le Jardin des Délices » [pp. 487-496].

Dans le *Florilegium Melchior de Vogüé* (Paris, 1909) :

L'autodafé des livres syriaques au Malabar [pp. 613-624].

Environ 200 notices bibliographiques publiées de 1895 à 1910 dans la *Revue Critique,* le *Journal Asiatique,* la *Revue de l'Orient Latin,* la *Revue de l'Histoire des Religions,* la *Revue Biblique,* le *Journal des Savants,* etc.

Les ouvrages suivants ont été rédigés par J.-B. Chabot :

Corpus Inscriptionum Semiticarum. Pars secunda, t. I, fasc. III. Paris, 1902; in-fol., pp. 305-489.

Corpus Inscr. Semit. Pars secunda, t. II, fasc. I. Paris, 1907; in-fol., pp. 1-250.

(Trois autres fascicules sous presse ou en préparation).

Répertoire d'Épigraphie sémitique, t. I. Paris, 1901-1906. — Tome II, fasc. I et II (pp. 208) 1907-1908.

Récompenses attribuées aux travaux de J.-B. Chabot :

Prix Bordin (Acad. des Inscriptions, 1897).
Prix ordinaire (Acad. des Inscriptions, 1900).
Prix Saintour (Collège de France, 1908).

En 1895, lors de la création d'une chaire de Langues et littératures araméennes au Collège de France, J.-B. Chabot fut désigné en seconde ligne pour cette chaire, par l'assemblée des professeurs et par l'Académie des Inscriptions.

CORPUS SCRIPTORUM CHRISTIANORUM ORIENTALIUM

En 1902, J.-B. Chabot, cédant à de nombreuses et pressantes sollicitations, a organisé, sous sa responsabilité personnelle, cette vaste publication. On s'est proposé pour modèles quant à l'édition des textes, la collection des Pères latins publiée par l'Académie de Vienne, et celle des Pères grecs publiée par l'Académie de Berlin. Mais ici le labeur se compliquait par la nécessité d'ajouter aux textes une traduction fidèle qui les mît à la portée de tous. En vue d'obtenir l'uniformité désirable et de faciliter la rédaction des tables générales de chaque série, la langue latine a été choisie pour les versions.

En outre, estimant que la collection ne devait pas être limitée aux seuls écrivains syriaques, J.-B. Chabot fit appel au concours de MM. Guidi et Hyvernat qui se sont chargés de tracer respectivement le programme des parties éthiopienne et copte.

Les ouvrages syriaques sont répartis en quatre séries : I. Apocrypha sacra, liturgica, canonica; II. Exegetica, theologica, philosophica; III. Historica et hagiographica; IV. Opera peregrinae (plerumque graecae) originis.

L'éthiopien comprendra deux séries : I. Apocrypha sacra, theologica; II. Historica et hagiographica.

Le copte en comprendra trois : I. Apocrypha sacra, liturgica; II. Theologica; III. Historica.

Le programme de la partie arabe, dont s'était chargé M. Carra de Vaux, n'est pas définitivement arrêté.

Dans chaque langue, la série historique est celle dont la publication sera hâtée autant que possible. Elle doit comprendre 33 volumes en syriaque, 36 en éthiopien, 13 en copte, 27 en arabe; avec un pareil nombre de volumes de traduction. De nombreux orientalistes ayant promis leur concours, on peut espérer que ces quatre séries seront complètement publiées d'ici une dizaine d'années.

45 volumes ont déjà paru dans la collection depuis 1903 :

En syriaque :

Ser. II. t. 27. Philoxenus Mabbugensis. *Tractatus de Trinitate et Incarnatione*, ed. et interpr. A. Vaschalde. 2 vol.

— t. 37. Documenta ad origines Monophysitarum illustrandas, ed. I.-B. Chabot. 1 vol.

— t. 64. Ishoyahb III patriarcha. *Liber Epistularum*, ed. et interpr. Rubens Duval. 2 vol.

— t. 93. Dionysius bar Salibi. *Expositio liturgiae*, ed. et interpr. H. Labourt. 2 vol.

— t. 98. Dionysius bar Salibi. *Commentarii in Evangelia*, edid. et interpr. I. Sedlacek et I.-B. Chabot. 2 vol.

— t. 101. Dionysius bar Salibi. *In Apocalypsim. Actus et Epistulas catholicas*, ed. I. Sedlacek. 1 vol.

Ser. III, t. 4. Chronica minora, ed. et interpr. Brooks, Guidi, Chabot. 2 vol. (en 6 fasc.)

— t. 25. *Vitae virorum apud Monophysitas celeberrimorum*. pars I, ed. et interpr. E. W. Brooks. 2 vol.

En éthiopien :

Ser. I, t. 8, fasc. 1. *Apocrypha de B. Maria Virgine*. ed. et interpr. M. Chaine. 2 vol.

— t. 31. Philosophi Abessini, ed. et interpr. E. Littmann. 2 vol.

Ser. II, t. 3. Historia regis Sarsa Dengel, ed. et interpr. K. Conti Rossini. Accedit *Historia gentis Galla*, cur. I. Guidi. 2 vol.

— t. 5. Annales regum Iohannis I, Iyasu I et Bakaffa, ed. et interpr. Ign. Guidi. 2 vol. (en 4 fasc.

— t. 8, fasc. 1. *Liber Axumae*, ed. et interpr. K. Conti Rossini. 2 vol.

— t. 17, fasc. 1. *Acta S. Yared et S. Pantalewon*, ed. et interpr. K. Conti Rossini. 2 vol.

— t. 20. Acta Sanctorum indigenarum. Fasc. 1. ed. et int. Conti Rossini. Fasc. II, ed. et interpr. B. Turaiev. 2 vol. en 4 fasc.

— t. 21, fasc. 1 *Acta S. Eustathii*, interpr. B. Turaiev. 1 vol.

— t. 22, fasc. 1. *Acta S. Mercurii*, ed. et interpr. K. Conti Rossini. 2 vol.

— t. 23, fasc. 1. *Acta S. Ferê Mika'el et S. Zar'a Abreham*, ed. et interpr. B. Turaiev. 2 vol.

— t. 28. Acta Martyrum, edidit et interpr. Fr. M. Est. Pereira. 2 vol.

En copte :

Ser. II, t. 2. Sinuthii vita et opera omnia (I), ed. I. Leipoldt. 1 vol.

— t. 4. Sinuthii vita et opera omnia (III), ed. I. Leipoldt. 1 vol.

Ser. III, t. 2. Acta Martyrum, ediderunt et interpr. J. Balestri et H. Hyvernat. 2 vol.

En arabe :

Ser. III, t. 1. Petrus Ibn Rahib. *Chronicon orientale*, ed. et interpr. L. Cheikho. 2 vol.

— t. 6 et 7. Eutychii patr. Alexandr. *Annales*, ed. L. Cheikho, C. de Vaux, H. Zayyat. 2 vol.

— t. 9. Severus ben el moqaffa. *Historia patriarcharum Alexandrinorum*, ed. C. F. Seybold. 1 vol.

— t. 18. Synaxarium Alexandrinum, edidit I. Forget. 1 vol. en 3 fasc.

Huit volumes sont sous presse et paraîtront dans le courant de l'année 1910.

LES LANGUES

ET

LES LITTÉRATURES ARAMÉENNES

I

Pendant plusieurs siècles, l'étude de l'araméen a été considérée comme accessoire des études bibliques. Et de fait, on ne connaissait guère alors que l'araméen de la Bible, qu'on appelait généralement chaldéen. A la fin du XVIIe siècle, on commença à soupçonner l'importance du syriaque. On l'étudia, mais surtout en vue de la critique textuelle des livres saints. La publication monumentale de la *Bibliotheca Orientalis* d'Assemani (Rome, 1719-1728) mit en évidence les inappréciables richesses de la littérature syriaque; ce fut le point de départ de nombreuses recherches[1]. Pourtant, l'étude de cette langue et des autres dialectes araméens ne progressa réellement que dans la seconde moitié du XIXe siècle; mais elle prit en peu d'années une extension telle qu'il est difficile aujourd'hui, même à un spécialiste, de cultiver avec un égal succès les diverses parties de ce vaste domaine.

Les causes de ce développement rapide et inattendu sont faciles à déterminer. Ce fut, tout d'abord, l'importation en Europe de nombreux manuscrits, bientôt suivie de la publication des catalogues qui firent connaître les richesses accumulées dans les fonds orientaux des grandes bibliothèques. Ensuite, les découvertes épigraphiques qui se sont multipliées ont mis au jour des monuments araméens que leur caractère et leur haute antiquité placent au premier rang parmi les documents qui peuvent nous éclairer sur l'histoire, la civilisation et la langue de peuples aujourd'hui disparus, quand ils n'en sont pas les seuls témoins. Enfin, des explorateurs érudits se sont appliqués à recueillir les éléments nécessaires pour l'étude des dialectes araméens encore parlés, et ils ont ainsi ouvert aux investigations des philologues un champ nouveau et passablement étendu.

L'importance sans cesse grandissante des études araméennes obligea bientôt à les séparer des études bibliques, et amena dans la plupart des universités étrangères la création de chaires ou de cours spéciaux dont le nombre va toujours croissant. Un coup d'œil sur les programmes suffit pour le constater. La même raison, sans doute, avait provoqué en 1895 la création au Collège de France d'une chaire de langues et littératures araméennes, qui fut occupée avec distinction par Rubens Duval pendant douze ans ; mais elle n'existe plus. Il semble qu'on en soit revenu, chez nous, à la vieille conception. Un cours de syriaque est annexé au cours d'hébreu à l'École pratique des Hautes-Études, qui a aussi une conférence de judaïsme talmudique et rabbinique; et une des chaires les plus importantes du Collège de France est intitulée : Langues et littératures hébraïques, chaldaïques et syriaques. Ce sont les seules traces de cet enseignement qu'on puisse relever dans les programmes officiels. A la vérité, le syriaque est la branche dont l'épanouissement nous a procuré la plus vaste littérature araméenne; mais il y a à côté du syriaque d'autres rameaux qui, pour être de moindre extension, ne sont pas moins précieux, et souvent même (c'est le cas pour les documents épigraphiques) le surpassent par leur importance philologique.

Nous voudrions, en quelques pages, sans aucune prétention à l'originalité, donner aux personnes qui ne sont pas familiarisées avec l'orientalisme une idée juste et précise de l'étendue du domaine des études araméennes et de l'intérêt historique et philologique qui s'y rattache[2].

1. La gloire d'avoir créé ce mouvement littéraire aurait dû revenir à la science française. L'abbé Eusèbe Renaudot avait devancé de trente ans Assemani. Si les immenses travaux qu'il tenait prêts pour l'impression n'ont pas vu le jour, c'est que les encouragements ont manqué à l'auteur; il attendit jusqu'à sa mort les caractères orientaux que Colbert lui avait promis. L'œuvre de Renaudot, supérieure à celle d'Assemani par l'érudition, est plus variée et non moins vaste. (Cf. H. Omont, *Inventaire de la Collection Renaudot* à la Bibl. Nat.)

2. J'avertis une fois pour toutes que les notes placées à la suite de chaque paragraphe ne constituent pas une bibliographie complète. Elles signalent autant que possible les ouvrages où l'on trouvera les éléments de cette bibliographie, qui parfois aurait exigé plusieurs pages d'impression.

II

L'araméen appartient à la famille des langues qu'on a coutume de désigner sous le nom de *sémitiques*, encore que cette appellation ne réponde en réalité ni à un groupement ethnographique, ni à une distribution géographique. C'est un nom de convention. Il fut introduit au XVIIIe siècle sous l'influence du chapitre X de la Genèse, qui présente les Hébreux, les Araméens et les Arabes comme les descendants de Sem.

L'origine de ces langues et le rapport qu'elles peuvent présenter avec la langue sémitique primitive sont impossibles à déterminer dans l'état actuel de nos connaissances historiques et philologiques. On regarde aujourd'hui comme une illusion l'espoir d'arriver jamais à reconstituer, même partiellement, avec assez de probabilité, les éléments de cette langue commune. On n'est guère mieux fixé sur le pays des premiers Sémites. Des savants autorisés les font originaires des régions situées au sud et au sud-ouest de la mer Caspienne, d'où ils auraient immigré en Babylonie pour se répandre ensuite peu à peu dans toutes les contrées où nous les rencontrons aux époques plus récentes (von Kremer, Guidi et, dans une certaine mesure, Hommel); d'autres pensent que les caractères de la race : foi intense, exclusivisme, imagination, décèlent une origine désertique, et ils les font venir de l'Arabie (Sayce, Sprenger, Schrader, De Goeje, Wright); enfin M. Nöldeke a émis, non sans réserves, l'hypothèse qu'ils pourraient être originaires de l'Afrique[1].

1. Pour la bibliographie de cette question, voir W. Wright, *Comparative Grammar of Semitic Languages*, ch. I.

III

On a coutume de diviser les langues sémitiques en deux groupes[1] : nord-sémitique et sud-sémitique. La distinction repose moins sur une répartition géographique rigoureuse, que sur les caractères philologiques propres à chacun de ces groupes, caractères dont nous n'avons pas à faire ici l'exposé[2].

Les langues sémitiques du Nord sont l'assyrien, l'araméen et le cananéen. Ce dernier nom devient d'un usage courant pour désigner génériquement l'hébreu, le phénicien et les traces du dialecte local dont l'existence a été révélée dans les fameuses tablettes de Tell el-Amarna, contenant la correspondance échangée entre les roitelets palestiniens et le roi d'Égypte Aménophis IV, au xve siècle avant notre ère.

Les langues sud-sémitiques sont l'arabe et l'éthiopien. L'arabe se subdivise lui-même en deux branches : celle du Nord, à laquelle appartient l'arabe classique et ses nombreux dialectes vivants; celle du Sud, vulgairement l'himyarite, qui comprend le sabéen, le minéen et d'autres dialectes moins connus.

L'éthiopien ancien et classique est aussi appelé ge'ez. De nombreux dialectes parlés de nos jours, en particulier le tigré et le tigrigna (au nord), l'amharique et d'autres encore (au sud), s'y rattachent plus ou moins directement.

Cet aperçu sommaire indique le classement des idiomes sémitiques aujourd'hui connus. Il est très vraisemblable, pour ne pas dire certain, que, dans la longue suite des siècles et dans l'immense territoire ayant constitué l'habitat des peuples parlant ces langues, plusieurs dialectes se sont formés et ont disparu, même à la période historique, sans laisser de traces apparentes.

Erman a émis l'opinion de la parenté originelle de l'égyptien avec les langues sémitiques. La parenté de ces dernières avec les langues de l'Afrique dites chamitiques est une question controversée; l'opinion affirmative a pour elle les plus grandes probabilités. Au contraire, l'hypothèse d'une parenté avec les langues

indo-européennes n'a pu jusqu'à ce jour être justifiée par de sérieuses observations philologiques[3].

1. M. Brockelmann adopte une division en trois groupes : Oriental (constitué par l'assyrien), Occidental du nord (araméen et cananéen) et Occidental du sud (arabe et éthiopien).

2. Cet exposé, pour être clair, exigerait des développements et des exemples assez nombreux.

3. Voir Wright, *Comparative Grammar*; Nöldeke, *Die Semitischen Sprachen* 2e éd., 1899); Brockelmann, *Précis de linguistique sémitique*, traduit de l'allemand par W. Marçais (Paris, 1910). L'*Histoire générale des langues sémitiques* de Renan (1855) ne conserve plus aujourd'hui que les agréments du style et le souvenir d'une belle conception que l'auteur tenta de réaliser à une époque où les matériaux nécessaires faisaient encore défaut.

IV.

Dans le tableau qui précède, l'**araméen** tient le milieu entre l'assyrien et le cananéen, qu'il devait tous les deux supplanter. A quelle époque cette langue, appelée à jouer un rôle si considérable dans la propagation des civilisations orientales, s'est-elle séparée de la langue sémitique primitive? En quelle région cette séparation s'est-elle accentuée au point de former une langue particulière? L'ethnographie, l'histoire, la philologie sont muettes sur ces questions. Au XIVe siècle avant notre ère, l'araméen était la langue de tribus nomades qui, pour la plupart, circulaient dans le désert situé à l'ouest de l'Euphrate; à l'époque d'Alexandre, et même avant, l'araméen avait fait disparaître un grand nombre de dialectes particuliers et était depuis des siècles la langue officielle d'un vaste territoire, de l'Asie Mineure à la Perse, des montagnes du Taurus à la Péninsule Arabique!

Nous saisissons dans les documents assyriens les grands traits de cette extraordinaire expansion. M. Maspero les a résumés en quelques lignes[1]. Au temps d'Hérodote, dit-il, « l'idiome raffiné dont les scribes de Ninive et de Babylone se servaient pour rédiger les inscriptions officielles n'était plus depuis longtemps qu'une sorte de langue noble, comprise d'une élite, inconnue aux gens du commun. Le menu peuple des villes et des cam-

pagnes parlait le dialecte araméen, plus lourd, plus clair et plus prolixe : c'est celui-là que les conquérants se chargèrent inconsciemment de répandre partout où ils allaient. De temps immémorial, ils étaient habitués à déporter au loin les prisonniers qu'ils ramassaient dans leurs razzias, et à les établir dans des villes récemment annexées à leur domaine. Sous les Sargonides [722-611], les Babyloniens proprement dits et les Araméens des embouchures du Tigre fournirent les plus gros contingents de colons involontaires : les cantons riverains de l'Euphrate et de l'Oronte en reçurent un grand nombre qui s'installèrent dans le Bit-Adini aux environs d'Hamath et de Damas, chez les Hittites. Sans cesse renforcés par des groupes d'exilés nouveaux, grossis par l'appoint que leur apportaient de leur plein gré les tribus du désert, araméennes comme eux, leur action fut si active et la résistance des indigènes fut si faible, qu'ils gagnèrent d'abord une prépondérance marquée, puis qu'ils absorbèrent les restes des populations anciennes. La chute de Ninive [608], la victoire de Nabuchodonosor à Gargamish [604], en les rangeant sous l'autorité directe de leurs frères restés en Chaldée, augmentèrent encore leur puissance d'assimilation : la Syrie du Nord devint un des sièges principaux de la race araméenne, et presque l'Aram par excellence. Quand la domination persane succéda à la chaldéenne [538], l'araméen ne perdit rien de son importance. Il demeura la langue officielle de l'empire dans toutes les provinces occidentales : on le retrouve sur les monnaies de l'Asie Mineure, sur les papyrus et sur les stèles de l'Égypte, dans les édits et dans la correspondance des satrapes et même du grand roi. De Nisib à Raphia, des rives du golfe Persique à celles de la mer Rouge, il se substitua à presque toutes les langues, sémitiques ou non, parlées jusqu'alors. Le phénicien lui résista d'abord avec succès et se maintint longtemps encore sur la côte et dans l'île de Chypre ; mais l'hébreu, déjà attaqué pendant la captivité, s'effaça devant lui et disparut peu à peu au contact des dialectes que parlaient les colonies voisines de Jérusalem ; il persista comme langue littéraire et liturgique. »

En même temps que leur langue, les Araméens propagèrent leur écriture, dont l'alphabet était emprunté au phénicien.

Sur un territoire aussi étendu, la langue araméenne ne pouvait

manquer, avec le temps, de se développer et de se transformer. Et de fait, elle nous apparaît sous les formes variées de dialectes nombreux[2], mais qui se groupent en deux branches bien distinctes : l'araméen oriental (Babylonie, Mésopotamie) et l'araméen occidental (Syrie, Asie Mineure, Palestine, Arabie, Égypte).

Une des caractéristiques de cette division fondamentale en dialectes de l'Est ou de l'Ouest est si simple que nous l'indiquerons en peu de mots. La conjugaison sémitique ne connaît que deux temps : le parfait et l'imparfait ; expressions qui doivent s'entendre dans le sens étymologique, pour marquer une action « achevée » ou « inachevée », et non pas dans le sens précis des grammaires indo-européennes. Le thème verbal fondamental est la 3e personne du masculin singulier du parfait : l'imparfait en est tiré à l'aide d'une préformante. Or, dans les dialectes araméens de l'Ouest cette préformante est *y* (comme dans les langues cananéennes ; dans les dialectes de l'Est, au contraire, elle est *n* (variante *l*). Exemples : parfait *ktb* « il a écrit » ; imparfait : araméen occidental *yktb*, araméen oriental *nktb* « il écrira ». Le traitement de l'article déterminatif, marqué par un suffixe, qui conserve sa signification primitive dans la première branche et la perd dans la seconde, est une autre caractéristique non moins frappante.

On voit que la division repose avant tout sur des considérations philologiques, plus rigoureuses que les expressions oriental et occidentale ; celles-ci, en effet, ne sont que relatives dans le temps comme dans l'espace. Ainsi le syriaque, qui est un dialecte oriental, a été à une certaine époque la langue littéraire de la plupart des régions où avaient fleuri les dialectes occidentaux[3].

1. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 6e éd., p. 775.

2. Nous prenons ici le mot dialecte pour désigner la langue de toute une région, ou de tout un peuple. Les dialectes araméens sont plus éloignés les uns des autres, par la grammaire et le vocabulaire, que ne le sont entre eux les dialectes grecs. Quant aux patois ou parlers locaux ils ont varié à l'infini. En syriaque seulement, le lexicographe Bar Bahloul en cite seize (éd. R. Duval, p. xxiv).

3. Voir les ouvrages déjà cités et les introductions aux grammaires ; en outre, pour tout ce qui concerne les dialectes particuliers : R. Duval, *Leçon d'ouverture faite au Collège de France* (1895) ; Th. Nöldeke, *Die Aramäische Literatur* (dans le vol. *Die orientalischen Literaturen* [collection : « *Die Kultur der Gegenwart* »] Berlin, 1906).

V

Les plus antiques monuments de l'ARAMEEN OCCIDENTAL parvenus jusqu'à nous sont des inscriptions lapidaires; leur nombre est encore peu élevé; mais quelques-unes sont assez longues, et leur contenu est assez varié pour permettre d'avoir une idée du vocabulaire et de la morphologie de ce dialecte, qu'on ne saurait qualifier avec exactitude par une désignation géographique et que nous appellerons simplement **l'araméen ancien**.

Les principales inscriptions nous viennent de la Syrie du nord : ce sont l'inscription de Hadad, du VIIIe siècle (34 lignes); celles de Panamu (23 lignes) et de Bar Rekoub (20 lignes), rois du Sam'al, contemporains de Teglatphalasar III. Ces monuments, trouvés à Zendjerli, sont au musée de Berlin. Deux autres stèles (34 lignes) trouvées à Nérab, en 1891, sont au Louvre. M. Pognon a découvert et publié la stèle mutilée (restent 35 lignes) d'un roi de Hamath, Zakir, contemporain de Joas, roi d'Israël (VIIIe siècle). Des inscriptions du IVe ou Ve siècle ont été trouvées en Cilicie et en Lycie. A Arabissos, en Cappadoce, on a retrouvé plusieurs inscriptions araméennes dont l'une concerne un culte local; elles ne sont pas postérieures au milieu du second siècle avant Jésus-Christ. L'Arabie a fourni son contingent : la grande stèle du Louvre découverte à Teima par Huber (1880) porte 23 lignes d'écriture; elle est du Ve siècle. D'autres inscriptions, pour la plupart au British Museum, proviennent d'Egypte : l'une, trouvée à Sakkara, est datée de l'an 482; une autre, trouvée à Assouan, est de l'an 458; la fameuse stèle du musée de Carpentras, n'est pas beaucoup plus jeune. Il faut ajouter une série de petits monuments, tels que cylindres, poids, cachets, dont plusieurs sont contemporains des plus vieilles inscriptions.

Tout cet ensemble offre un matériel assez considérable pour l'étude de l'araméen ancien, et a fourni l'occasion de multiples travaux[1].

1. Les inscriptions araméennes insérées au *Corpus Inscriptionum Semiticarum* sont classées 1-113. Les grandes inscriptions de Zendjerli et de Nérab, et celles d'Asie Mineure ont été découvertes depuis ; le Supplément que je prépare sera plus étendu que la partie déjà imprimée, sans cependant comprendre les papyrus qui formeront une section à part. Pour celles de Zendjerli, voir la publication allemande des fouilles ; celles de Nérab ont été publiées par M. Clermont-Ganneau, *Études d'archéologie orientale*, t. II, p. 182 et suiv., 1896 ; la stèle de Zakir, par H. Pognon, *Inscriptions sémitiques de la Syrie*, etc. (Paris, 1908).

Il n'y a pas de grammaire systématique de l'araméen ancien. On peut y suppléer à l'aide de Lidzbarski, *Handbuch der nordsemitischen Epigraphik* (Weimar, 1898) ; et G. A. Cooke, *Text-book of North-Semitic Inscriptions* (Oxford, 1903).

VI

Les plus anciens monuments *littéraires* du rameau occidental nous sont offerts par l'**araméen biblique**.

Nous ne pensons pas qu'il faille séparer de celui-ci les textes écrits sur les papyrus découverts en Egypte, et qui proviennent presque tous de la colonie juive établie dans l'île d'Éléphantine. Depuis longtemps on en connaissait quelques fragments, et ils avaient suffi à M. Clermont-Ganneau[1] pour fixer leur date à l'époque perse. Sa conjecture a été justifiée par les découvertes ultérieures. Onze feuilles de grandes dimensions et presque intactes, trouvées en 1904, portent environ 240 longues lignes d'écriture bien conservée. Les documents (vente, donation, quittance, contrat de mariage, partage, etc.) proviennent d'une même famille juive, et sont tous minutieusement datés (471-411 avant Jésus-Christ)[2]. D'autres feuillets, aussi originaires d'Éléphantine, sont déposés au musée de Berlin : quatre ont été publiés par M. Sachau[3], et les autres le seront prochainement. Les renseignements inattendus que ces papyrus nous apportent sur la vie sociale et religieuse de la colonie juive leur donnent un intérêt exceptionnel au point de vue des études bibliques.

Éléphantine a aussi fourni une certaine quantité d'*ostraca* recouverts d'écriture araméenne, datant de la même époque et parfois émanant des mêmes personnages que les papyrus dont nous

venons de parler. Plusieurs centaines de ces ostraca, rapportés par M. Clermont-Ganneau, sont au cabinet du *Corpus*.

La langue de tous ces documents est sensiblement la même que celle des plus anciennes parties de la Bible écrites en araméen. Sans doute la prononciation a dû être un peu différente en Égypte et en Palestine; mais jusqu'ici il n'apparaît pas qu'on doive admettre l'existence d'un dialecte particulier constitué par l'araméen d'Égypte.

Les parties de l'Ancien Testament écrites en araméen sont : un verset de Jérémie (x, 11), une partie du livre d'Esdras (IV,7-VI,18; VII, 12-26) et une partie de Daniel (II-VII). Ajoutons, pour être complet, deux mots conservés dans la Genèse (XXXI,47). On est à peu près d'accord pour fixer la date du livre de Daniel aux environs de l'an 165. La partie araméenne d'Esdras est plus ancienne; des morceaux remontent certainement à l'époque perse, et la comparaison avec les papyrus d'Éléphantine ne permet guère de faire descendre l'ensemble plus bas que l'époque d'Alexandre. La date des parties araméennes et celle de la rédaction définitive du livre sont au reste deux questions distinctes[4].

Suivant l'usage nous mentionnerons ici, à cause de leur caractère biblique, les quelques mots araméens conservés, sous une transcription grecque, dans le Nouveau Testament (*rabbi*, *talitha coumi*, *ephphata*, *Kêpha*, *maran atha*, et une douzaine d'autres[5]). On en trouve aussi quelques-uns dans Fl. Josèphe.

1. *Origine perse des monuments araméens d'Égypte* (Paris, 1880).

2. H. Sayce et Cowley, *Aramaic papyri discovered at Assuan* (Londres, 1906). — Cf. Th. Nöldeke, *Zeitschr. für Assyriologie*, t. XX, p. 130. Ces papyrus ont maintenant toute une littérature.

3. Ed. Sachau, *Drei aramäische Papyrusurkunden aus Elephantine* (Berlin, 1908, *Abhandl.* de l'Acad. de Berlin). Un quatrième dans le *Florilegium Melchior de Vogüé* (Paris, 1909).

4. Grammaires : Kautzsch, *Grammatik des Biblisch-Aramäischen* (1884); Marti, *Gramm. der Biblisch-aramäischen Sprache* (1896); H. L. Strack, *Grammatik des Biblisch Aramäischen*, 4e éd., 1905. — Ces grammaires sont suivies des textes et de vocabulaires.

Dictionnaires : tous les dictionnaires hébreux renferment les mots contenus dans les parties araméennes de la Bible.

5. Une liste des expressions araméennes du N. T., dans M. Schultze, *Grammatik der aramäischen Muttersprache Jesu*, Berlin, 1899 (titre trompeur : ouvrage médiocre).

VII

Après l'araméen biblique nous devons signaler les **dialectes juifs**, connus par des documents d'étendue relativement considérable.

Au temps du Christ, la Palestine était, depuis plus d'un siècle, complètement aramaïsée sous le rapport du langage. D'autre part, il est certain qu'il y avait des différences dialectales assez fortes entre le parler des populations de la Judée et celui des habitants de la Galilée ; et on est fondé à distinguer le *judéen* du *galiléen*. Au reste, le témoignage des Évangiles est formel à ce sujet ; à l'apôtre Pierre qui niait être un des disciples de Jésus, on réplique : « Tu es Galiléen, car ton langage te fait reconnaître. » Cependant, nous ne savons rien du dialecte galiléen parlé par le Christ et les Apôtres ; celui qu'on retrouve dans les documents littéraires est d'époque postérieure. Toutes les tentatives faites pour reconstituer dans leur forme primitive les sentences conservées en grec dans les Évangiles, doivent être regardées comme de pures fantaisies. Les plus anciens monuments que nous possédions de la littérature postbiblique, sont d'origine judéenne.

Depuis la ruine de Jérusalem (70) jusqu'à la guerre d'Hadrien (138), les centres d'études d'où sont sortis ces documents étaient à l'ouest de Jérusalem, autour de Lydda. La guerre d'Hadrien refoula les écoles vers le Nord, en Galilée, et surtout à Tibériade. Naturellement, les premiers docteurs émigrés, parlaient encore en Galilée même, le judéen ; et comme le fonds de littérature traditionnelle qu'ils apportaient était rédigé en ce dialecte, il fallut un certain temps pour que le galiléen prévalût dans le langage de leurs écoles. Ce n'est guère que dans les documents écrits du IVe au VIe siècle que la prédominance du galiléen est nettement affirmée, sans cependant jamais absorber le judéen au point d'en faire entièrement disparaître les traces. Ainsi s'explique que, par la langue et par la grammaire, le galiléen

de ces textes soit plus différent du palestinien chrétien, qui lui est à peu près contemporain, que du judéen plus ancien.

Un troisième dialecte était parlé par les Juifs de la Babylonie. A l'époque d'Hadrien, leurs écoles les plus prospères étaient celles de Soura et de Poumbedita. Les monuments de ce dialecte appartiennent à l'araméen oriental. Il renferme des éléments judéens et galiléens, mais l'élément prédominant de beaucoup est l'araméen du pays, qui se laisse facilement reconnaître par son analogie avec le mandéen. Nous en parlerons plus loin.

Nous possédons aussi des œuvres littéraires écrites dans un araméen mélangé, et dont le caractère mixte s'explique par la date tardive de leur rédaction. Après l'abandon de la Syrie par Héraclius, les communautés juives de Tibériade se reconstituèrent. Des maîtres galiléens furent envoyés en Babylonie pour en rapporter les anciennes traditions palestiniennes, qui revinrent ainsi dans leur patrie sous une enveloppe linguistique sensiblement modifiée. Alors fut créé un dialecte en quelque sorte nouveau et un peu factice, qui ne doit refléter que d'une façon très imparfaite la véritable langue populaire.

L'araméen, supplanté par l'arabe, cessa d'être parlé en Galilée vers l'an 800. Un siècle plus tard, l'écrivain juif Saadia atteste sa disparition et l'appelle « la langue de nos pères ».

Ce simple préambule laisse deviner la difficulté de classer rigoureusement les documents appartenant à chacun de ces dialectes, puisqu'aucun d'eux n'est entièrement exempt de l'influence d'un dialecte autre que celui dans lequel il est foncièrement rédigé[1].

Au dialecte judéen appartiennent :

1° La petite chronique connue sous le nom de *Megillat Ta'nit*, ou « Rouleau du Jeûne », sorte de calendrier qui énumère les jours où il est défendu de jeûner, jours de fête institués en mémoire de quelque heureux événement. Elle est pourvue d'un commentaire en hébreu. La tradition juive la prétend antérieure à la destruction du Temple ; s'il en est ainsi pour le fonds, elle a reçu des additions, car elle rappelle la mort de Trajan (118).

2° Le célèbre *Targoum d'Onkelos*, dont la langue se rapproche de l'araméen biblique plus que celle de tout autre écrit analogue. Ceci s'explique naturellement par le fait qu'il ne représente pas un commentaire oral, mais une servile traduction ara-

méenne du Pentateuque hébreu. On est porté à croire qu'il s'agit d'un document palestinien rédigé en Babylonie. Les traditions talmudiques ne sont pas d'accord sur l'auteur de ce targoum : les unes le placent, avec le plus de vraisemblance, vers la moitié du premier siècle de notre ère, les autres cent ans plus tard.

3° Le *Targoum de Jonathan* sur les Prophètes. Celui-ci, au contraire, est une véritable paraphrase. Il date du premier siècle, mais sa rédaction a subi des modifications et n'a été définitivement fixée qu'au IVe ou au Ve siècle.

4° Un certain nombre de sentences et d'expressions, et même quelques morceaux disséminés dans divers traités du Talmud.

5° La *Megillat Antiochus*, ou récit légendaire de la persécution d'Antiochus Epiphane et de la victoire des Machabées. La version hébraïque était connue depuis longtemps ; le texte original araméen n'a été découvert qu'en 1851. De tous les documents que nous venons d'énumérer, c'est celui dont la langue présente le plus de conformité avec l'araméen biblique. Le fait n'a rien de surprenant, car l'auteur s'est proposé délibérément d'imiter le style de Daniel ; il est certainement postérieur au Talmud et n'est probablement pas antérieur au VIIIe siècle.

Les représentants du dialecte galiléen sont :

1° Les parties araméennes du *Talmud de Jérusalem*.

2° Plusieurs morceaux araméens insérés dans des *midraschim* d'origine palestinienne (sur la Genèse, sur le Lévitique, sur les Lamentations, sur le Cantique).

Les documents suivants présentent un caractère mixte :

1° Les Ier, IIe et IIIe targoum de Jérusalem sur le Pentateuque (incomplet). On les appelle ainsi parce que cette désignation leur a été donnée par leurs premiers éditeurs. Ils datent probablement de la fin du VIIe siècle.

2° Le targoum de Jérusalem (fragmentaire) sur les Prophètes et les Hagiographes.

3° Le livre araméen de Tobie, du VIIe siècle selon l'opinion la plus probable.

4° La version araméenne de l'Ecclésiaste.

5° Les additions araméennes aux livres de Daniel et d'Esther.

6° Un certain nombre de haggadas araméennes[2].

1. Nous suivons la division adoptée par Dalman.

2. Textes : nombreuses éditions ; nous ne pouvons que renvoyer à l'introduction de la grammaire de Dalman. — On peut aussi consulter E. Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi* (passim) ; et H. L. Strack, *Einleitung in den Talmud* (4e éd., Leipzig, 1908).

Grammaire : G. Dalman, *Grammatik des Jüdischen-palestinischen Aramäisch*, 2e éd., Leipzig, 1905.

Dictionnaires : J. Buxtorf, *Lexicon Chaldaicum Talmudicum et Rabbinicum*, Bâle, 1640 (nouv. éd. par Fischer, Leipzig, 1869 ; — J. Levy, *Chaldäisches Wörterbuch über die Targumim* Leipzig, 1867) ; — M. Jastrow, *Dictionary of Targumin*, etc. (Londres, 1886-1903) ; — G. Dalman, *Aramäisch-neuhebräisches Handwörterbuch* (Francfort s. M., 1901).

VIII

Familières aux Orientalistes, plusieurs des expressions que nous venons d'employer (targoum, midrasch, haggada, etc.) le sont peut-être moins à d'autres personnes qui s'étonneraient avec raison de ne pas trouver ici une courte explication.

Targoum est un mot araméen qui signifie « traduction, interprétation ». De la même racine est venu, par l'intermédiaire de l'arabe, notre vieux mot « truchement » et sa forme plus moderne « drogman ». L'hébreu resta toujours la langue sacrée des Juifs ; mais quand il eut cessé d'être en usage comme langue parlée, il devint nécessaire de traduire les livres saints pour le peuple. La version grecque dite des Septante fut faite à l'usage des Juifs d'Alexandrie. Dans les régions où la langue vulgaire était l'araméen, on fit de même des traductions dans ce dialecte. Mais primitivement on expliquait le texte sacré aux auditeurs. Après la lecture d'un passage en hébreu, le ministre en faisait la traduction en langue vulgaire et au besoin y ajoutait une explication. C'est cette sorte de paraphrase orale, mise un peu plus tard par écrit, qui constitue ce qu'on appelle les *targoums*. On comprend dès lors que ces livres présentent un caractère fort différent selon qu'ils sont plus ou moins surchargés d'explications.

Le *Talmud*, « enseignement », est un ouvrage singulier, qui

n'a son pendant dans aucune littérature. Pour en bien saisir la nature, il faut avoir une idée des éléments qui entrent dans sa composition.

Dans les premiers siècles de notre ère, à côté des plus anciens targoums, on trouve des commentaires développés de certains passages bibliques. Ces commentaires sont appelés *midraschim* (pluriel de *midrasch*, « recherche, discussion »). Les discussions avaient pour objet soit l'explication de la Loi et la solution des cas de conscience, soit l'édification des auditeurs. Dans le premier cas, l'exégèse est appelée *halakha* « voie »; dans le second, elle a reçu le nom de *haggada* « narration, discours agréable ». La *halakha* est une explication juridique; la *haggada* est un sermon, une pieuse exhortation. Le nom de *midraschim* est plus particulièrement donné à cette seconde catégorie, et l'ensemble des *midraschim* forme la littérature haggadique.

La *halakha* est, au contraire, à la base du Talmud; les deux parties qui le constituent, la *mischna* et la *ghemara*, sont, à de rares exceptions près, des compositions du genre halakha.

Après la ruine de Jérusalem, Rabbi Johanan et sept autres docteurs (appelés *tanaïtes* « répétiteurs »), reconstituèrent le Sanhédrin ou Grand conseil à Yamnia. Cette école continua la jurisprudence orale des anciens scribes. Vers la fin du IIe siècle, Rabbi Juda, dit le Saint, transporta le Sanhédrin à Sepphoris, en Galilée, et mit par écrit cette jurisprudence orale. L'ouvrage reçut le nom de *mischna* « répétition », parce que la doctrine dont il constituait la codification était « répétée », soit par les maîtres qui l'expliquaient, soit par les élèves qui voulaient se la graver dans la mémoire. On ne doit pas interpréter ce terme comme une « répétition de la loi » au sens de « seconde loi », ainsi qu'on le fait souvent en se fondant sur l'étymologie, qui à vrai dire, ne répugne pas à cette explication. La *mischna* est écrite en hébreu.

Après la mort de R. Juda, le Sanhédrin fut transféré à Tibériade. Le nom de tanaïte cessa alors d'être en usage; ceux qui le portaient furent remplacés par les *amoras* « interprètes », dont le rôle était de commenter la mischna. Ce commentaire eut la même fortune littéraire que la mischna elle-même; d'abord oral, il fut ensuite fixé par écrit, au plus tard dans le premier quart du

ve siècle ; et cet écrit, qui est en langue araméenne, reçut le nom de *ghemara*, « perfection, complément ».

En résumé, la *mischna* est le commentaire (en hébreu) de la Loi ancienne ; la *ghemara* est le commentaire (en araméen) de la mischna. Les deux réunies forment le *Talmud*.

Dans les manuscrits et dans beaucoup d'éditions la *mischna* se trouve au milieu de la page, et elle est encadrée par le texte araméen de la *ghemara*. Les rabbins postérieurs ont ajouté en marge quelques notes explicatives de mots ou d'expressions obscures, et ces notes sont aussi reproduites dans les éditions.

Il y a deux Talmuds : le Talmud de Jérusalem, dont nous venons d'indiquer l'origine, et qu'on devrait appeler plus exactement Talmud palestinien, et le Talmud de Babylone, dont nous parlerons plus loin, parce que sa ghemara est écrite en araméen oriental ; celle du Talmud de Jérusalem appartient à l'araméen occidental.

Le Talmud est partagé en six parties (*ordines*) appelées : I. les semences ; II. les fêtes ; III. les femmes ; IV. les dommages ; V. les choses saintes ; VI. les purifications. Chaque partie est divisée en livres ou traités, ceux-ci en chapitres et les chapitres en sections. Le nombre total des traités est de 63 ; celui des chapitres et des sections varie un peu dans les manuscrits et les éditions[1].

1. Pour de plus amples détails et la bibliographie, voir H. L. Strack, *Einleitung in den Talmud*, 4e éd., Leipzig, 1908.

IX

Quelques débris de la littérature **christo-palestinienne** sont parvenus jusqu'à nous, écrits dans un dialecte très voisin de celui des targoums palestiniens et du Talmud de Jérusalem ; il s'en différencie principalement par l'influence du syriaque mésopotamien qu'il a subie. On discute sur l'origine de la communauté chrétienne qui faisait usage de ces documents. Elle apparait comme orthodoxe ; et de là on a conclu que la répugnance à user

des livres employés chez les monophysites Jacobites et chez les Nestoriens l'avait conduite à entreprendre une nouvelle version des Écritures dans son propre dialecte, se rattachant au judéen et non pas au galiléen. Les manuscrits connus datent du VIIIe au XIe siècle ; mais les textes sont plus anciens. Il paraît exact de les attribuer au Ve siècle (Nöldeke, Duval) plutôt qu'au temps de Justinien ou d'Héraclius (Burkitt).

Tous les monuments retrouvés de cette littérature ont été soigneusement publiés. Ce sont :

1° Plusieurs Lectionnaires (recueils de passages bibliques pour l'office liturgique) qui donnent le texte presque complet des Évangiles, une partie des Épîtres, et des morceaux considérables de l'Ancien Testament[1].

2° Des fragments de manuscrits recueillis en Égypte[2] ; et d'autres, pour la plupart palimpsestes, trouvés à Damas, en 1900, dans la mosquée des Omayades (Extraits de l'A. et du N. T., de liturgies, d'évangiles apocryphes, de vies de saints, d'actes de martyrs, et d'homélies traduites du grec)[3].

L'importance philologique de ces restes est aussi grande que leur intérêt littéraire est médiocre. On y découvre une langue qui n'est pas encore assujettie à un complet développement grammatical ni à une orthographe fixée, comme dans le dialecte d'Édesse. L'écriture syriaque des manuscrits christo-palestiniens présente un type particulier très caractéristique[4].

1. Textes : Miniscalchi Erizzo, *Evangeliarium Hierosolymitanum*, 2 vol. Vérone, 1861 ; réédité par Lagarde, *Bibliotheca syriaca* (1892) ; — A. Smith Lewis, *A Palestinian Syriac Lectionary* (1897) ; — A. S. Lewis et M. Gibson, *The Palestinian Syriac Lectionary* (Londres, 1899).

2. Textes : Land, *Anecdota syriaca*, *IV* ; — Rendel Harris, *Biblical Fragments from Mount Sinai* (Londres, 1890) ; — Gwilliam, dans *Anecdota Oxoniensia* (1893-1896). — P. Kokowzoff, *Nouveaux fragments syropalestiniens* (St.-Pétersb., 1906).

3. Schulthess, *Christlich-palästinische Fragmente* (Berlin, 1905).

4. Pour la littérature récente, voir R. Duval, *La Littér. syriaque*, 3e éd., p. 15-17 ; pour la plus ancienne : Burkitt, *Christian Palestinian Literature* (*Journ. of theological Studies*, III, 174).

Grammaire : Nöldeke, *Ueber den christlich-palästinischen Dialekt* (dans *Z. D. M. G.*, t. XXII, p. 443).

Dictionnaires : Schwally, *Idioticon des christlich palästinischen Aramäisch* (Giessen, 1893) ; — Fr. Schulthess, *Lexicon Syropalaestinum* (Berlin, 1903).

X

A côté des dialectes juifs et du dialecte chrétien de Palestine, nous devons mentionner le **samaritain**. — Les Samaritains (étymolog. : « habitants de Samarie ») s'appelaient eux-mêmes « fils d'Israël », ou encore *Sômerîm* « gardiens » (de la Loi). Nous connaissons leur origine. Sargon, roi d'Assyrie, s'étant emparé de Samarie en 721 av. J.-C., déporta la majeure partie de la population et établit à sa place une colonie tirée d'autres peuples vaincus. Le mélange de ces colons avec le reste des indigènes donna naissance à la tribu samaritaine, qui fut toujours en hostilité avec les Juifs ses voisins, depuis le retour de la captivité. Elle se maintint après la ruine de Jérusalem par Titus (70), et semble même s'être un peu développée au ve siècle. Mais, cruellement décimée sous Justinien, dans la sévère répression d'une tentative de révolte, et opprimée aux siècles suivants par l'occupation arabe, elle est aujourd'hui réduite à quelques centaines de membres qui habitent la petite ville de Naplouse, près des ruines de l'ancienne Samarie, au pied du mont Garizim, le lieu sacré de leur culte[1].

Les Samaritains n'admettent des livres du canon israélite que le Pentateuque. Le Pentateuque samaritain n'est à proprement parler qu'une recension du Pentateuque hébreu dans une écriture spéciale[2]. Mais, aussi bien que chez les Juifs, le besoin d'une traduction en langue vulgaire se fit sentir; de là l'origine du targoum samaritain, écrit en dialecte araméen[3]. Ce targoum a de frappantes ressemblances avec celui d'Onkelos. Elles sont dues à l'existence d'une tradition orale, commune aux tribus de la Palestine, qui serait à la base de tous les targoums. Le targoum samaritain fut rédigé très probablement au IVe siècle de notre ère, pour une communauté fort restreinte; il était devenu hors d'usage au XIe siècle au plus tard. Ainsi s'explique que les manuscrits en soient rares[4].

La littérature araméenne des Samaritains comprend aussi

quelques morceaux liturgiques, dont les plus anciens sont à peu près contemporains du targoum [5].

Sous le rapport linguistique, le samaritain se rapprochait du galiléen plus que des autres dialectes palestiniens. Jadis on avait même cru reconnaître des traces de galiléen dans certaines formes insolites ; on les attribue aujourd'hui, avec raison, au caprice des copistes qui transcrivirent les livres à l'époque où le dialecte araméen, supplanté par l'arabe, avait cessé d'être en usage [6]. Le samaritain des lettrés de nos jours est un hébreu fort corrompu, dont les rapports avec l'ancien dialecte sont très éloignés et presque impossibles à déterminer.

1. Barges, *Les Samaritains de Naplouse* (1855) ; — Spiro, *Étude sur le peuple samaritain* (*Revue chrétienne*, s. d.) ; — Brüll, *Zur Geschichte und Literatur der Samaritaner* (1876) ; — J. A. Montgomery, *The Samaritans, the earliest Jewish sect, their history, theology and literature* (Philadelphia, 1907).

2. Éditions dans les Bibles polyglottes de Paris (1645) et de Londres (1657).

3. Éditions : Polyglottes de Paris et de Londres ; et à part, Petermann-Vollers, *Pentateuchus samaritanus* (1872).

4. Les mss. samaritains des grandes bibliothèques sont catalogués à la suite des mss. hébreux. — On possède quelques *inscriptions samaritaines*. Elles ne sont pas anciennes, et consistent presque toutes en des citations du Pentateuque.

5. Textes : Gesenius, *Carmina Samaritana* (Anecdota orientalia, fasc. I, 1824). D'autres éditions plus récentes sont moins correctes. — Voir Rappoport, *La liturgie samaritaine* (1900).

6. Grammaires : Uhlemann, *Institutiones linguae Samaritanae* (1837) ; — Petermann, *Brevis linguæ Samaritanae Grammatica* (1873).

Dictionnaire : Castellus, *Lexicon heptaglotton* (1669).

XI

L'araméen occidental était aussi la langue des **Palmyréniens**. L'histoire primitive de ce petit peuple nous est inconnue. A l'époque où Pompée fit la conquête de la Syrie, ils étaient déjà les entrepositaires du commerce de l'Orient avec l'Asie Mineure et tout l'Occident. Leurs caravanes, fortement organisées, con-

voyaient les marchandises de l'Inde à travers le désert, depuis l'embouchure du Tigre jusqu'à leur propre ville, qui était le grand centre du commerce exotique et qui acquit ainsi une opulence dont ses ruines merveilleuses témoignent encore aujourd'hui. Depuis le moment où l'État de Palmyre se trouva en contact avec l'Empire romain, l'histoire de la ville nous est connue par les auteurs latins (Appien, Zozime, Vopiscus, Trebellius Pollion, Amm. Marcellin), surtout dans la période qui précéda immédiatement la chute de Zénobie et la destruction de la ville par les légions gauloises d'Aurélien (273). Les renseignements qu'ils fournissent ont été éclairés d'une vive lumière par l'interprétation des inscriptions palmyréniennes. Avec celles-ci nous suivons, pour ainsi dire année par année, les progrès de l'ambition croissante du « chef » de Palmyre qui devient successivement *clarissimus consularis*, *dominus*, *rex*, *rex regum*, *imperator*, et même *augustus* pendant quelques mois. Ces inscriptions sont d'ailleurs tout ce qui nous reste de la littérature palmyrénienne, si jamais les Palmyréniens eurent une littérature[1].

La plus ancienne inscription palmyrénienne portant une date est de l'an 9 av. J.-C. : la plus récente, de l'an 271 de notre ère. Les autres s'échelonnent dans l'espace de temps intermédiaire. Nous en connaissons aujourd'hui environ cinq cents; un grand nombre sont datées, et toujours de l'ère des Séleucides; car les Palmyréniens n'avaient pas d'ère spéciale. Beaucoup sont bilingues[2] : grecques et araméennes. La plus longue et la plus curieuse (transportée au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg) est un grand tarif douanier rédigé en grec et en palmyrénien, promulgué par le sénat local en l'an 137. La partie palmyrénienne comprend environ 175 lignes, malheureusement effacées en quelques parties[3]. Les autres documents sont des inscriptions honorifiques, gravées sur le socle de statues érigées en l'honneur des princes ou des grands chefs de caravanes qui avaient mené avec succès les expéditions commerciales; des inscriptions religieuses (dédicaces de colonnes, d'autels votifs, etc.); des inscriptions funéraires très nombreuses; un grand nombre de tessères et de jetons dont l'usage n'est pas encore bien déterminé. Ces monuments découverts à Palmyre même sont aujourd'hui dispersés dans les musées d'Europe et d'Amérique. Leur

ensemble fournit de très précieux renseignements sur la religion et la civilisation des Palmyréniens.

On en a également découvert dans les environs de la ville (par exemple, à Qarietaïn, l'antique Nazala) et aussi dans des contrées éloignées, où des Palmyréniens ont passé, soit lorsqu'ils voyageaient pour leur commerce, soit lorqu'ils servaient dans les armées romaines, surtout en qualité d'archers. Ainsi s'explique la présence d'inscriptions palmyréniennes en Égypte, en Algérie, en Italie, en Hongrie, en Angleterre.

Le dialecte palmyrénien s'accorde essentiellement avec l'araméen biblique; il a les plus grandes affinités avec le nabatéen, mais la langue est pure de tout arabisme. Par contre, elle a emprunté des mots au grec, particulièrement des termes techniques[2]. L'écriture, beaucoup plus simple et plus régulière que le nabatéen, se rapproche du syriaque ancien.

1. Treize inscriptions palmyréniennes ont été publiées en 1753, par Wood (dans *Les ruines de Palmyre*, Londres, in-fol.); mais le premier recueil vraiment satisfaisant a été édité en 1868 par M. de Vogüé, *Syrie Centrale. Inscriptions sémitiques* (150 nos). Des collections moins étendues ont été publiées depuis lors par Mordtmann, Clermont-Ganneau, Euting, Simonsen, Chabot, et d'autres. Toutes ces publications ont donné lieu à de nombreux travaux. Pour la bibliographie, voir Lidzbarski, *Handbuch der nordsemitischen Epigraphik*.

2. Les inscriptions grecques dans Waddington, *Recueil des inscript. grecques et latines de la Syrie*.

3. Découvert par Lazarew, et publié par de Vogüé, *Journ. asiat.*, 1883.

4. Grammaire : Nöldeke, *Ueber Orthographie und Sprache der Palmyrener* (*Z.D.M.G.*, t. XXIV; 1870).

Dictionnaire : Ledrain, *Dictionnaire des noms propres Palmyréniens*, Paris, 1887 (défectueux).

XII

Les **Nabatéens**, bien connus par la description de Strabon (XVI, iv), constituaient aux environs de l'ère chrétienne un royaume puissant, dont le territoire forma, après la conquête (106 apr. J.-C.), la province romaine d'Arabie. En 312 av. J.-C., ils constituaient déjà un peuple assez fort pour résister vic-

torieusement aux armées d'Antigonus. Ils occupaient alors le nord de l'Arabie et l'ancien pays des Édomites, à l'est de la mer Morte. Plus tard, ils se rendirent maîtres de la Cœlé-Syrie et de la Damascène. Les Nabatéens avaient monopolisé le commerce de l'Arabie avec l'Occident comme les Palmyréniens celui du golfe Persique.

Une opinion admise en Allemagne veut faire des Nabatéens une tribu arabe se servant de l'araméen comme langue littéraire, ou même simplement comme langue d'apparat pour la rédaction des inscriptions. Rubens Duval a soutenu que les Nabatéens étaient des Araméens, qui peu à peu se seraient assimilés aux Arabes, surtout à partir du moment où ils perdirent leur autonomie politique. L'examen des inscriptions confirme cette manière de voir. Les plus anciennes (premier siècle avant l'ère chrétienne) sont exemptes de tout arabisme ; l'influence arabe se fait sentir de plus en plus à partir du premier siècle de notre ère, et d'abord dans les inscriptions provenant du sud (Médaïn Sâleh, Hégra) ; la plus récente (268 J.-C.) est un mélange de mots arabes et araméens. M. Dussaud a rapporté au Louvre une inscription trouvée à en-Namara (Haouran), datée de l'an 328, entièrement rédigée en arabe, mais écrite en caractères nabatéens : c'est le plus ancien monument écrit de la littérature arabe. Les écrivains arabes eux-mêmes ont toujours considéré les Nabatéens comme des Araméens ; et si l'on pouvait démontrer qu'ils sont originaires de l'Arabie, il faudrait admettre qu'ils étaient du moins complètement aramaïsés à l'époque où ils jouent un rôle dans l'histoire.

Nous ne connaissons le dialecte nabatéen que par les inscriptions. Celles qui ont été découvertes jusqu'à ce jour sont au nombre d'environ quatre cents, non compris les inscriptions sinaïtiques. Elles ont été recueillies pour la plupart à Bostra et dans les régions avoisinantes, à Pétra, capitale du royaume, dans l'Arabie même, à Teima, surtout à Hégra et dans les environs de cette ville. Mais les Nabatéens, comme tous les peuples marchands, ont laissé des traces de leur passage hors de leur propre pays. On a retrouvé des inscriptions nabatéennes en Égypte, en Phénicie, et jusqu'en Italie, à Pouzzoles et à Rome, où leur colonie possédait un sanctuaire[1].

Les rochers du Sinaï portent de nombreuses inscriptions que la tradition des Juifs alexandrins, rapportée par Cosmas Indicopleustes, tenait pour hébraïques et faisait remonter à l'époque de Moïse. Ce sont des inscriptions nabatéennes, comme l'avait fort bien reconnu Beer, dès 1840. Quelques-unes sont datées : la plus ancienne de l'an 150, la plus récente de l'an 252 de notre ère. Toutes ont été gravées dans l'espace compris entre ces deux dates ou à peu près. Elles ne contiennent généralement que des noms propres et quelques brèves formules. Ces proscynèmes sont au nombre de près de trois mille[2].

A côté des inscriptions, il faut mentionner les monnaies nabatéennes qui ont été d'un grand secours pour établir la série des rois de Nabatène. Nous connaissons une succession royale presque ininterrompue depuis Obodas Ier (vers 90 av. J.-C.) jusqu'au dernier roi nabatéen, Malikou III (106 apr. J.-C.)[3].

1. Les explorateurs qui ont le plus contribué à enrichir la science en recueillant des inscriptions nabatéennes sont De Vogüé, Huber, Doughty, Euting, et aussi les deux expéditions américaines en Syrie dirigées par Butler, et l'Ecole biblique de Jérusalem — Les textes sont publiés dans le *Corpus Inscript. Semit.*, Pars II, nos 157-489. On y trouvera la bibliographie des travaux antérieurs. — Celles qui ont été découvertes récemment (il y en a de très importantes) formeront la matière d'un supplément assez volumineux que j'espère pouvoir faire paraître en 1911. Consulter en attendant le *Recueil d'archéologie orientale* de Clermont-Ganneau, où les principales découvertes sont signalées et discutées avec une merveilleuse sagacité.

2. *Corpus*, nos 490-3233. J'y ai ajouté un Index spécial et très complet. Quelques centaines de ces inscriptions avaient été copiées jadis par Grey, Lepsius, Lottin de Laval et d'autres ; Euting (1891) en recueillit environ 600. G. Bénédite, chargé de cette mission par l'Académie des Inscriptions, en copia vers la même époque près de deux mille. La bibliographie de ces inscriptions occupe plus d'une page du *Corpus* (t. I, p. 356-357).

3. Dussaud, *Numismatique des rois de Nabatène* (*Journ. as.*, 1904) ; *Monnaies nabatéennes* (*Revue Numismatique*, 1905).

XIII

L'araméen oriental est représenté pour nous par le Talmud de Babylone, par le mandéen et surtout par le syriaque ; deux dia-

lectes, celui des Manichéens et celui des Harraniens, ont disparu, sans qu'il nous soit rien resté de leur littérature.

La composition de la ghemara du **Talmud de Babylone** est due aux mêmes causes que celle du Talmud palestinien. Tous les descendants de la colonie juive déportée à Babylone ne revinrent pas en Palestine sous Cyrus. Beaucoup de familles restèrent dans la contrée, avec une certaine organisation religieuse, sous la direction d'un « prince de l'exil » auquel les rois perses reconnurent quelque autorité. Cette fonction se perpétua sous les caliphes et existait encore au xe siècle. La *mischna*, d'origine palestinienne comme nous l'avons vu, fut portée dans les centres babyloniens par Abba Areka, dit Rab, le premier des *amoras*, qui fonda l'école de Soura en 219. Elle y devint l'objet de discussions plus vives qu'en Palestine; non, certes, pour contester son autorité, mais pour l'expliquer, la commenter et en faire l'application à une foule de cas réels ou imaginaires, dont la casuistique du moyen âge, malgré ses subtilités, ne pourrait donner qu'une idée fort imparfaite. L'abondance de la matière aurait dû, semble-t-il, en hâter la codification; il n'en fut pas ainsi. La rédaction ne fut entreprise qu'au ve siècle pour être terminée au vi^e^; elle fut peut-être provoquée, ou du moins hâtée, par une cause accidentelle, la persécution des Juifs et la fermeture de leurs écoles, vers l'an 500, par le roi de Perse, Peroz.

La ghemara du Talmud de Babylone est donc d'un siècle postérieure à celle du Talmud de Jérusalem. Elle est environ quatre fois plus étendue que cette dernière, et plus riche en développements haggadiques. Pour cette raison sans doute, les rabbins du moyen âge accordent au Talmud de Babylone une autorité plus grande qu'à celui de Jérusalem; mais les critiques, au contraire, reconnaissent plus de valeur à ce dernier[1].

1. Bibliographie du texte dans Strack, *op. supra laud.* (§ VIII)

Grammaires : S. D. Luzzato, *Elementi grammaticali del caldeo biblico e del dialetto talmudico Babilonese* (Padoue, 1865). Traductions allemande et anglaise. — C. Levias, *A Grammar of the Aramaic Idiom contained in the Babylonian Talmud* (Cincinnati, 1900).

Dictionnaires : les mêmes que pour le Talmud de Jérusalem.

XIV

Nous ne pouvons malheureusement que mentionner la littérature araméenne des **Manichéens**. Le fondateur de cette secte fameuse dans l'histoire, Mani (mort en 276), avait composé ses ouvrages dans le dialecte babylonien. Quelques rares fragments se trouvent cités dans les auteurs syriaques; leur rédaction a pu être influencée par la langue littéraire, et les citations seraient d'ailleurs trop courtes pour qu'on en pût tirer des conclusions précises sur les particularités de leur dialecte. Plus tard, les Manichéens écrivirent en persan, tout en continuant à se servir de l'alphabet dérivé du syriaque. Des monuments assez étendus de cette dernière littérature ont été récemment découverts à Tourfan, dans le Turkestan chinois; nous n'avons plus aucun ouvrage de leur littérature primitive.

XV

La secte des Manichéens est aujourd'hui éteinte; celle des **Mandéens**, qui prit naissance dans la même contrée a réussi à se maintenir jusqu'à ce jour. Ses adeptes, peu nombreux, habitent les régions de Wasit et de Bassorah, dans la Basse Babylonie. Les noms de Sabéens ou de Chrétiens de saint Jean, par lesquels on les désigne souvent en Europe, leur sont totalement inconnus. Ils s'appellent eux-mêmes « Nazaréens », c'est-à-dire « chrétiens ». Mais leur religion est en réalité un gnosticisme païen teinté de notions dérivées du judaïsme et du christianisme[1].

La littérature mandéenne qui nous est parvenue comprend des inscriptions et des écrits religieux.

Les inscriptions consistent presque exclusivement en formules d'incantations tracées à l'encre, pour la plupart, sur des coupes magiques[2]. La plus ancienne et la plus longue (278 lignes) est gravée sur une tablette de plomb[3].

Les principaux écrits sont : 1° Le *Ginzâ* (Trésor ou *Sidrâ Rabbâ* (Grand Livre), vulgairement appelé *Livre d'Adam*[4] ; — 2° Le *Sidrâ d'Yahyâ* (Livre de Jean)[5] ou *d'râsche d'malkê* (Traités des rois) ; — 3° Le recueil d'hymnes et de discours relatifs au baptême et à la sortie de l'âme du corps, qu'on a coutume d'appeler *Qolasta*[6]. — 4° Quelques autres compositions plus récentes (traitant de la cosmogonie, des croyances, des devoirs des prêtres et des fidèles, de l'expiation des fautes, etc.), entre autres le recueil appelé *Diwân*, et le *Asfar Malwasché* (Livre des signes du Zodiaque).

Tous ces ouvrages sont conservés dans l'écriture spéciale aux Mandéens, une transformation de l'écriture syriaque avec cette particularité que les voyelles y sont toutes exprimées à l'aide de signes tirés de l'alphabet lui-même, comme dans les langues européennes[7].

Les livres mandéens sont, d'une façon générale, sans valeur littéraire ; quelques passages cependant ne manquent pas d'un certain élan poétique ; pour le fond, ils contiennent d'assez nombreuses traces de doctrines ou d'usages de sectes religieuses disparues (gnostiques et manichéens). Ils ne sont donc pas sans valeur pour l'histoire des religions. Mais au point de vue philologique, ces documents sont d'une importance capitale, parce qu'ils permettent de suivre le développement d'un dialecte qui n'a été influencé ni par l'hébreu, comme le dialecte juif, ni par le grec, comme le dialecte chrétien ; et de plus nous sommes fixés sur la prononciation par les textes mêmes. Ainsi s'explique que, de toutes les savantes études grammaticales consacrées par M. Nöldeke aux différents dialectes araméens, la plus développée soit celle qui traite du mandéen[8].

1. Exposé systématique de l'histoire et des doctrines dans Petermann, *Reise in Orient* (2e éd., Leipzig, 1865), p. 447-465. La notice donnée par Huart, *Mission scientifique en Perse*, t. V, est incomplète, et sur plusieurs points inexacte.

2. Pognon, *Inscriptions Mandaïtes des coupes de Khouabir* (Paris, 1899). Importante collection, suivie d'un glossaire.

3. Lidzbarski, *Ein mandäisches Amulett* (dans *Florilegium Melchior de Vogüé*, Paris, 1909).

4. Editions : Norberg, *Codex nasaraeus liber Adami appellatus*, Lund, 1815 (texte en caractères syriaques, et traduction latine ; édition défectueuse ; — H. Petermann, *Thesaurus seu Liber magnus*, Berlin, 1867 (texte en caractères mandéens).

5. Lidzbarski, *Das Johannesbuch der Mandäer* (Giessen, 1905 ; texte seul.
6. Euting, *Qolasta oder Gesänge und Lehren* etc. Stuttgart, 1867 .
7. Les manuscrits mandéens sont généralement catalogués à la suite des mss. syriaques. Le fonds de la Bibliothèque nationale est un des plus complets.
8. *Mandäische Grammatik*, (Halle, 1875). — Il n'existe pas de dictionnaire mandéen. M. Lidzbarski se propose de combler cette lacune.

XVI

Quittons la Babylonie pour remonter dans la Mésopotamie. Nous y rencontrerons la plus littéraire et la plus développée de toutes les langues araméennes, celle qui nous a laissé des monuments nombreux, étendus et de grande importance : je veux dire la langue syriaque, qui, d'Edesse, sa patrie, rayonna et fleurit pendant dix siècles par toute la Syrie. Nous lui réservons notre dernier chapitre.

A huit heures de marche au sud d'Edesse, centre du christianisme syrien, la ville de Harran (Charrae) demeura fort longtemps la citadelle du paganisme en Mésopotamie. Au VIIIe siècle de notre ère, et peut-être même plus tard, on y pratiquait encore les sacrifices humains[1].

La littérature des **Harraniens** est entièrement perdue pour nous. On doit le regretter d'autant plus vivement que leurs écrits auraient pu nous éclairer tout à la fois sur les particularités de leur dialecte et sur les pratiques de leur culte, un mélange des anciens cultes syriens combinés avec des éléments d'origine hellénique. Il est vraisemblable que la langue de ces païens ne différait pas beaucoup de celle des Edesséniens, leurs voisins. Bar Bahloul, dans son lexique, rapporte des gloses empruntées au « livre » des Harraniens. A la fin du IXe siècle, un de leurs écrivains les plus célèbres, Thabit ibn Qorra, s'occupait surtout de traduire en arabe des ouvrages grecs. L'arabe a dû étouffer le dialecte local vers cette époque.

1. Voir Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus* (St-Pétersbourg, 1856 .

XVII

Quand les Séleucides, en proie aux dissensions intestines, renoncèrent à défendre contre les Parthes leurs possessions situées au-delà de l'Euphrate, de petites principautés, dans lesquelles dominait l'élément araméen, se constituèrent en Babylonie et en Mésopotamie et vécurent de leur existence propre jusqu'au moment où elles furent brisées par les armes des Romains. De ces états minuscules, aucun n'était destiné à jouer un rôle comparable à celui de l'Osrhoène. Édesse, sa capitale, était le centre de la culture religieuse, et le **syriaque édessenien**, dialecte de l'araméen oriental, allait devenir sous l'influence du christianisme, la langue littéraire et ecclésiastique de toutes les églises, depuis la Palestine et la Syrie, jusqu'à l'Adiabène et la Perse.

Nous ne pouvons songer à retracer ici, même à grands traits, l'histoire de la littérature syriaque. Elle a été écrite par des maîtres éminents[1]. Quelques pages suffiront pour mettre en relief son importance. « C'est au point de vue des études grecques et chrétiennes, dit Renan dans son *Histoire des langues sémitiques*, que le syriaque présente une importance capitale,... une foule de textes intéressants pour l'histoire des premiers siècles du christianisme ont été rendus à la critique par les monuments syriaques. » Quand l'auteur écrivait ces lignes, les documents historiques, qui forment une des parties les plus précieuses de cette littérature, étaient encore, pour la plupart, ignorés ou mal connus, et avec eux, combien d'autres dont l'existence n'était pas même soupçonnée. Aujourd'hui, grâce aux catalogues[2], aux nombreuses publications de textes, aux études encore plus nombreuses dont celles-ci ont été l'occasion[3], nous pouvons concevoir une idée plus exacte des ressources inappréciables qu'offrent au philologue, à l'historien, au théologien les productions variées de la littérature syriaque[4]. Son ère de prospérité s'étend du IVe au XIVe siècle, et peut se diviser en trois périodes : 1° époque païenne ; 2° depuis l'établissement du christianisme jusqu'à l'invasion des

Arabes; 3° depuis l'islamisme jusqu'à l'invasion mongole. Avec le XIVe siècle commence une période de rapide décadence.

De la période païenne, il nous reste quelques inscriptions et un seul monument littéraire : une lettre du philosophe stoïcien, Mara bar Sérapion, adressée à son fils. Mara était de Samosate où le christianisme pénétra plus tardivement qu'à Édesse. Dans cette dernière ville une église était déjà organisée au milieu du IIe siècle.

La langue des premiers ouvrages syriaques chrétiens décèle une perfection et accuse un degré de culture intellectuelle tels qu'on ne saurait mettre en doute l'existence d'une littérature antérieure fort développée. La souplesse et la flexibilité de la langue araméenne, sa syntaxe lâche et mobile se prêtaient aisément aux constructions les plus variées, et le christianisme trouvait dans le syriaque un instrument tout aussi approprié que le grec à la diffusion des idées nouvelles. Ne pouvant suivre ici pas à pas les progrès de cette littérature à travers les siècles, nous nous bornerons à dire quelques mots des différents chapitres sous lesquels on peut classer ses productions.

I. Les versions et les commentaires de la bible. — En dehors de la version connue sous le nom de *Peschitta* « Simple », qui est probablement, en ce qui concerne le Nouveau Testament, l'œuvre de Rabboula, évêque d'Edesse (mort en 435), les Syriens possèdent d'autres traductions, moins répandues, mais non moins utiles pour la critique des textes. Longtemps avant la *Peschitta*, ils avaient une traduction du *Diatessaron* de Tatien, et une autre des Evangiles séparés, dont le texte fameux édité par Cureton et celui qui fut découvert au Sinaï en 1893 sont deux recensions différentes ; elle remonte aux environs de l'an 200. Nous avons parlé (p. 17) de la version syro-palestinienne. En 505 ou 508, Philoxène de Mabboug fit, d'après le grec, une nouvelle version de l'Ancien et du Nouveau Testament, et un siècle plus tard (615-617), Paul, évêque de Tella, traduisit les Septante d'après les Hexaples d'Origène ; en même temps, Thomas de Harkel (Héraclée) faisait une revision de la version philoxénienne du N. T. Enfin, Jacques d'Edesse révisa en 705 la Peschitta de l'Ancien Testament.

Les commentaires bibliques écrits par les Syriens formeraient une bibliothèque entière, si une grande partie n'avait subi l'in-

jure du temps et n'était aujourd'hui perdue. Les plus célèbres et les plus anciens sont ceux de saint Éphrem (mort en 373); ils embrassent à peu près tout l'Ancien et le Nouveau Testament, et ont l'avantage d'être écrits en une langue très correcte et même recherchée. Parmi les autres commentateurs les plus estimés nous citerons, chez les monophysites, Philoxène de Mabboug (mort en 523), sur les Évangiles; Daniel de Salah (m. en 542), sur les Psaumes; Jacques d'Édesse (m. en 708), auteur de scholies sur toute l'Écriture, et Moïse bar Kèpha (m. en 903). Les commentaires très développés de Denys bar Salibi (m. en 1171) sont peu originaux, mais richement documentés. Enfin l'ouvrage de Bar Hébréus intitulé *Magasin des Mystères*, écrit en 1277-78, forme un précieux répertoire de gloses relatives à l'exégèse, à la critique des versions Peschitta, Hexaplaire, et Héracléenne, ainsi qu'à la grammaire et à la lexicographie syriaques.

Chez les Syriens nestoriens la grande vogue était pour les commentaires de Théodore de Mopsueste, dont presque tous les ouvrages furent traduits du grec en syriaque du vivant même de l'auteur; ils lui donnent le titre d'*Interprète* par excellence. Néanmoins, on compte dans cette secte un bon nombre d'exégètes qui nous ont laissé des écrits encore peu étudiés. Une volumineuse compilation intitulée *Le Jardin des Délices* contient des extraits de commentaires tirés d'ouvrages en grande partie perdus. L'intéressant commentaire de Jésusdad, évêque de Haditha (v. 850), nous est parvenu en entier, ainsi que le livre des *Scholies* de Théodore bar Khôni (VIIIe s.).

En résumé, nous possédons les ouvrages exégétiques de près de quarante auteurs, dont les trois quarts sont inédits. Il faut ajouter les nombreux commentaires traduits du grec, qui présentent un grand intérêt quand l'original est perdu; tel est le cas des commentaires de Théodore de Mopsueste sur saint Jean, et de Cyrille d'Alexandrie sur saint Luc.

A côté des textes bibliques nous devons signaler toute une série d'ouvrages dont l'étude est indispensable à ceux qui s'occupent de l'histoire des premiers siècles de l'Église. Ce sont les légendes apocryphes sur l'*Invention de la sainte Croix*; l'*Évangile de l'Enfance de Notre-Seigneur*, l'*Apocalypse de saint Paul*, celle

de *saint Pierre;* plusieurs récits concernant la sainte Vierge; les Actes apocryphes des Apôtres, spécialement ceux de saint Thomas; la *Didaskalia apostolorum* (ouvrage perdu en grec); les légendes contenues dans la *Doctrine d'Addai*, telle que celle relative à la correspondance du roi d'Edesse, Abgar, avec le Christ, et celle du prétendu portrait envoyé à ce roi par le Sauveur, qui est la source de la légende occidentale de sainte Véronique; et bien d'autres ouvrages analogues, sans parler des apocryphes de l'Ancien Testament, comme le *Testament d'Adam*, le *Testament de Salomon*, l'*Apocalypse d'Esdras*, etc.

II. Théologie. — Dans le domaine de la Théologie dogmatique le champ est vaste et encore en grande partie inexploré. Les luttes ardentes qui ont passionné et bouleversé les Eglises de Syrie à l'époque des conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, les violentes disputes théologiques que les définitions de ces conciles avaient en vue de terminer, ne se sont point calmées en Orient aussi vite que chez les Grecs. Tandis que la Syrie occidentale s'attachait aux doctrines monophysites, à la suite de Jacques Baradée (d'où le nom de *Jacobites*), les Syriens orientaux, confinés dans les territoires soumis à l'empire des Perses, persistaient à suivre les enseignements de Théodore de Mopsueste et de Nestorius. Ils ne se rencontraient que sur un point : pour condamner le concile de Chalcédoine. Les Jacobites prétendaient qu'il était entaché de nestorianisme, et les Nestoriens l'accusaient de favoriser le monophysisme. Les deux partis s'appuyaient sur le même principe, à savoir : que la personne n'est pas réellement distincte de la nature. Les Jacobites disaient que le concile, n'admettant qu'une personne, n'aurait dû proclamer qu'une seule nature : admettre deux natures, c'était admettre deux personnes, comme les Nestoriens. Ceux-ci, au contraire, prétendaient que le concile, n'admettant qu'une personne, n'admettait conséquemment qu'une nature, comme les monophysites. Cette théorie et les controverses auxquelles elle a donné lieu sont exposées dans de nombreux traités, la plupart encore inédits, dont la connaissance paraît indispensable pour écrire avec exactitude l'histoire de l'Eglise au ve siècle, et surtout l'histoire du dogme qui est de nos jours l'objet d'études approfondies.

Les théologiens les plus célèbres parmi les monophysites sont : Jacques, évêque de Saroug en Mésopotamie († 521) ; Philoxène, évêque de Mabboug, l'antique Hiérapolis près de l'Euphrate ; Jacques d'Édesse, Jean de Dara et Moïse bar Képha (IXe s.) ; Denys bar Salibi et Bar Hébréus que nous avons déjà nommés parmi les exégètes. Chez les Nestoriens, les auteurs les plus fameux sont Narsès († 507), qui écrivit surtout en vers, dans un style diffus ; il est très apprécié de ses compatriotes qui l'ont surnommé la « Harpe du Saint-Esprit » ; Henana d'Adiabène (mort vers 610), qui causa presque un schisme parmi les Nestoriens en voulant substituer dans les écoles les commentaires de saint Jean Chrysostôme à ceux de Théodore de Mopsueste ; Babai l'ancien († 628), auteur d'un *Traité de l'Incarnation* fort intéressant et encore inédit ; plus tard, le patriarche Timothée Ier (780-823), Élie de Nisibe († 1018), et Ébedjésus († 1318).

Avant les schismes, trois grands écrivains orthodoxes s'étaient fait une réputation : Aphraate, surnommé le sage Persan († 350), saint Éphrem, et saint Isaac d'Antioche (début du Ve siècle). A partir du milieu du Ve siècle, on ne trouve plus un seul auteur syrien catholique, excepté toutefois l'évêque Sahdona (Martyrius) d'Édesse, qui, sous le règne d'Héraclius, passa du nestorianisme au catholicisme.

Nous n'avons pas à mentionner ici les traductions syriaques de nombreux ouvrages des Pères de l'Église grecque : Ignace d'Antioche, Athanase, Eusèbe de Césarée, Épiphane, Basile, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Chrysostôme, Cyrille d'Alexandrie et tant d'autres. Mais il convient de rappeler que plusieurs traités importants ont péri dans leur langue originale et se trouvent conservés dans ces traductions. A ceux que nous avons déjà indiqués plus haut, nous pouvons ajouter l'*Apologie* d'Aristide, celle attribuée à Méliton de Sardes, des fragments d'Hippolyte, quelques écrits d'origine apollinariste, le traité de Titus de Bostra *Contre les Manichéens*, les *Lettres festales* de saint Athanase, un long traité de Théodore de Mopsueste, des écrits de Proclus, d'André de Samosate, les œuvres de Sévère d'Antioche, en partie traduites à Édesse dès 528, du vivant de l'auteur, par Paul de Callinique. La traduction des ouvrages du Pseudo-Aréopagite faite par Sergius de Reschayna (mort en 536), peu de

temps après l'apparition de ces écrits, est pourvue d'un intéressant commentaire.

Les monastères en Syrie et en Mésopotamie étaient nombreux et fort peuplés ; aussi avons-nous une certaine quantité de compositions et de traités ascétiques. Les Syriens occidentaux ont beaucoup emprunté aux ouvrages grecs sur la vie monastique : mais les Nestoriens, plus éloignés du commerce des Grecs, nous ont laissé des travaux originaux plus nombreux. Leurs trois auteurs ascétiques les plus célèbres sont : Abraham de Netpar, à la fin du VIe siècle ; Isaac, évêque de Ninive, dans la seconde moitié du VIIe siècle ; et Jean Saba (le Vieillard), à la fin du VIIIe siècle. Nous connaissons la plupart de leurs œuvres. Un grand nombre d'autres ouvrages traitant de la perfection religieuse et de la vie spirituelle, rédigés par des écrivains nestoriens, sont parvenus jusqu'à nous.

Nous mentionnerons seulement en passant la littérature *canonique* qui est assez considérable : traductions des Canons et des Actes des premiers Conciles ; Canons et décisions disciplinaires des Conciles et des patriarches syriens ; traités de droit canonique, etc. Chacune des deux Églises, monophysite et nestorienne, a eu au XIIIe siècle son grand canoniste : Bar Hébréus chez les Jacobites, et Ebedjésus, métropolitain de Nisibe, chez les Nestoriens. Ces deux auteurs ont codifié par ordre de matières, dans des traités qui font encore loi dans ces Églises, les nombreuses décisions renfermées sans ordre ni méthode dans les ouvrages antérieurs.

Les *liturgies* syriaques et leurs commentaires, qui ont fourni la meilleure partie des documents renfermés dans les *Liturgies orientales* de Renaudot, appartiennent aussi au domaine de la théologie.

III. Histoire. — L'histoire est une des branches les plus développées de la littérature syriaque, et celle dont l'intérêt est le plus universel.

Nous avons des histoires générales qui commencent à l'origine du monde. L'une d'elles fut écrite en 775. Assemani l'avait attribuée à tort à Denys de Tell-Mahré, patriarche d'Antioche (mort en 845) ; elle est probablement l'œuvre du moine Josué le stylite. Jacques d'Édesse a donné une continuation de la Chronique d'Eusèbe de Césarée, jusqu'en l'an 706. Le patriarche

Michel Ier (mort en 1199) a compilé tout ce que ses devanciers avaient écrit, et y a ajouté la suite des événements jusqu'en 1196. Sa chronique est l'œuvre historique la plus étendue et la plus importante que nous aient laissée les Syriens. Bar Hébréus a abrégé l'ouvrage de Michel, et l'a continué jusqu'à son époque (1286) dans sa double chronique, profane et ecclésiastique. On a récemment découvert une chronique anonyme, qui suit de près Michel, et qui serait à placer entre celui-ci et Bar Hébréus. Tous ces historiens étaient Jacobites. Les Nestoriens n'ont point d'ouvrage analogue : leur principale histoire est la chronique d'Élie de Nisibe, écrite en l'an 1019; elle forme la première section d'une chronographie, dont la seconde partie est constituée par une sorte de *doctrina temporum*, traitant des ères et des calendriers des différentes nations.

A côté des histoires générales, on trouve des histoires particulières, qui n'embrassent qu'une époque ou une région déterminée. Au premier rang se place la *Chronique d'Édesse*, rédigée dans la seconde moitié du VIe siècle, mais sur des documents antérieurs; elle est remarquable de précision. Le même éloge convient à l'ouvrage anonyme sur la guerre des Perses (502-506) inséré dans la chronique du Pseudo-Denys de Tell-Mahré, et édité sous le nom de Josué le stylite. La compilation historique mise au nom de Zacharie le Rhéteur (de Mitylène) a été rédigée à la fin du VIe s., en partie avec des traductions de sources grecques, en partie avec des documents d'origine syriaque; elle se rapporte surtout aux événements du Ve et du VIe siècle qui concernent les Églises monophysites de Syrie et d'Égypte, et elle sert de complément aux ouvrages de Jean d'Asie. Ce dernier, évêque monophysite d'Éphèse, originaire d'Amid, vivait sous les règnes de Justinien et de Justin II; les parties conservées de son *Histoire ecclésiastique* renferment des renseignements précieux et inconnus par ailleurs sur les événements politiques et religieux de cette époque.

Dans son *Catalogue des écrivains syriens* (nestoriens), sorte d'histoire littéraire écrite vers l'an 1300, Ebedjésus de Nisibe énumère plusieurs ouvrages historiques qui n'ont pas été retrouvés jusqu'ici, à l'exception de la chronique de Meschiha-zekha (fin du VIe siècle). Une courte mais intéressante chronique, éditée par Guidi, retrace les événements qui se sont passés depuis la mort

d'Hormizd, fils de Chosroès, jusqu'à la chute de l'empire des Sassanides.

A côté de l'histoire proprement dite, nous trouvons une longue série de documents hagiographiques, de biographies, de monographies : mine abondante d'où l'historien tirera, avec l'aide de la critique, des matériaux de valeur. Les Actes des martyrs d'Édesse, et surtout les Actes des martyrs de Perse pendant la longue persécution (340-379) de Sapor II, sont remplis de données historiques et géographiques. Ces récits contiennent la matière de plusieurs volumes. Plus étendue encore serait la collection des vies de saints et de personnages illustres honorés chez les Syriens, tant monophysites que nestoriens. Parmi les plus anciens de ces documents nous avons les vies de saint Éphrem et de Rabboula, l'histoire amplifiée de saint Siméon le stylite; les lettres de Siméon de Beit Arscham relatives aux affaires des chrétiens d'Arabie vulgairement appelés himyarites. Les *Histoires des Bienheureux orientaux*, de Jean d'Asie, constituent une collection biographique de personnages monophysites contemporains de l'auteur (vi^e s.). La vie de Jean de Tella, celle de Pierre l'Ibérien, traduite d'un original grec perdu, de même que les deux vies de Sévère d'Antioche, sont des documents précieux pour l'histoire ecclésiastique.

Comme l'histoire profane et religieuse des contrées orientales nous est moins connue que l'histoire de la Syrie occidentale, les biographies et les documents hagiographiques des Nestoriens ont pour nous, en général, un plus grand intérêt. Les vies des patriarches Mar-Aba Ier (540), Sabarjésus Ier (596), et surtout celle de Yahballaha III (1281-1317) sont les plus développées. Cette dernière renferme le journal de voyage du moine Rabban Çauma qui vint à Paris en 1287, comme ambassadeur du roi mongol Argoun. Parmi les monographies, celle du couvent nestorien de Beit Abê, près de Marga, est de beaucoup la plus importante : écrite en 840 par Thomas de Marga, elle renferme en même temps l'histoire du monachisme et celle de l'Église nestorienne pendant près de trois siècles. L'histoire des couvents de Rabban Hormizd, de Beit Çayarê, de Beit Qôqa, qu'on retrouve dans les vies de R. Hormizd et de Joseph Bousnaya, sont d'un moindre intérêt. Le *Livre de la chasteté* de Jésusdenah, évêque de

Bassorah (fin du VIIIe s.), paraît tiré en majeure partie du *Paradis des Orientaux*, du moine Joseph Hazzaya : ouvrage aujourd'hui perdu, qui était le pendant de l'*Histoire Lausiaque* de Palladius. De cette dernière, il existe deux recensions syriaques, également d'origine nestorienne.

On peut ranger dans la catégorie des documents hagiographiques les récits légendaires tels que l'*Histoire des Sept dormants d'Éphèse*, et celle de l'*Homme de Dieu* (saint Alexis). Le recueil intitulé *Caverne des Trésors* serait mieux placé à la suite des apocryphes bibliques, avec l'*Histoire du sage Akhikar*, dont certains éléments se rencontrent déjà dans les papyrus araméens du IVe siècle avant notre ère. Le *Livre de l'Abeille*, de Salomon, évêque de Bassorah (v. 1220), est un mélange de légende et d'histoire. Le *Roman de Julien l'Apostat*, écrit au VIe siècle par un moine édessénien, n'est qu'une fantaisie historique d'un grand mérite littéraire.

Parmi les versions syriaques des historiens grecs, nous signalerons seulement celle de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, qui existe dans des manuscrits fort anciens (l'un de 462, l'autre du VIe s.), et qui suppose en plus d'un passage des variantes meilleures que les leçons conservées dans le texte grec actuel.

IV. Sciences. — Il n'est pas trop malaisé de se faire une idée juste de l'état des connaissances scientifiques des Syriens au XIIe et XIIIe s., grâce aux ouvrages encyclopédiques tels que la *Crème des Sciences* de Bar Hébréus (résumée dans le *Commerce des Commerces*), l'*Entretien de la Sagesse* du même auteur ; les *Trésors* et les *Dialogues* de Sévère bar Schakako, évêque du monastère jacobite de Mar Mattai, près de Mossoul (mort en 1241). Mais il est d'un bien plus grand intérêt de suivre le développement de ces études, et d'en saisir les notions au moment où les Syriens (surtout les Nestoriens) transmirent leurs connaissances scientifiques aux Arabes. Ceux-ci, comme on sait, dépassèrent promptement leurs initiateurs, et leurs propres écrits exercèrent quelques siècles plus tard une influence considérable dans la propagation des sciences en Occident.

Au domaine de la philosophie appartient le texte syriaque le plus ancien après les versions de la Bible : le dialogue du gnostique Bardesane (né à Edesse, en 154), écrit par son disciple Phi-

lippe, et vulgairement connu sous le nom de *Livre du Destin*. On peut aussi ranger parmi les ouvrages de philosophie le *Livre de Hiérothée*, œuvre du panthéiste mystique Étienne Bar Sudaïli (commencement du VIe s.), et mieux encore l'ouvrage anonyme (XIIe s.) intitulé *Connaissance de la vérité*, souvent cité sous le titre *de Causa causarum*. Mais à vrai dire, l'objet propre de cette science consistait, pour les Syriens, dans l'étude des philosophes grecs, surtout d'Aristote. Nous connaissons plusieurs versions de l'*Isagogê* de Porphyre. Dans l'École d'Édesse, Ibas, Koumi et surtout Probus (au Ve s.) se distinguèrent par leurs travaux sur Aristote. Ils furent éclipsés par le médecin monophysite Sergius de Reschayna à qui nous devons des traductions nombreuses et fidèles, et des commentaires étendus sur un grand nombre de traités du philosophe péripatéticien. Jacques d'Édesse est l'auteur d'un *Enchiridion* qui explique les termes techniques de la philosophie. Son disciple, Georges, évêque des Arabes nomades (VIIIe siècle), nous a laissé une excellente version de l'*Organon*. Parmi les Nestoriens, Théodore de Merw, contemporain de Sergius de Reschayna, et Paul le Persan (même époque) se distinguèrent dans ces études. Aux siècles suivants, les principes de cette philosophie furent largement appliqués et commentés dans les traités polémiques et didactiques dus aux écrivains que nous avons déjà nommés parmi les théologiens, spécialement dans ceux de Moïse bar Kêpha et d'Élie de Nisibe.

La littérature gnomique était fort goûtée des Syriens. Ils nous ont transmis des recueils de sentences (authentiques ou supposés), tels que les *Sentences de Pythagore*, les *Préceptes de Platon*, les *Conseils de Théano*, les *Sentences de Ménandre ;* et aussi divers traités de Platon, de Socrate, de Plutarque surtout.

Les sciences physiques et mathématiques ne furent pas totalement négligées. Il existe des versions du *Physiologus* et des *Géoponiques* grecques. Bar Hébréus est l'auteur d'un traité d'arithmétique, et d'un manuel d'astronomie *(L'ascension de l'esprit)*. Longtemps avant lui, Sergius de Reschayna avait écrit sur les figures du zodiaque, et Sévère Sebokht (VIIe siècle) sur l'astrolabe.

Ce qui nous est resté de la chimie a été réuni par R. Duval dans le tome II de l'*Histoire de la chimie au moyen âge* de Berthelot.

La cosmographie et la géographie générale sont rarement traitées dans des ouvrages spéciaux ; mais on en trouve les éléments dans des *Hexaemeron*, ou commentaires sur l'œuvre de la création, tels que ceux de Jacques d'Édesse, de Moïse bar Kêpha, et du nestorien Emmanuel bar Schahharê (xe siècle), et aussi dans le *Livre des Trésors* de Sévère bar Schakako.

L'étude de la médecine nous a valu quelques travaux originaux et un certain nombre de traductions, entre autres celle des *Aphorismes* d'Hippocrate, et celle des œuvres de Galien (par Sergius de Reschayna). Bar Hébréus, qui passait pour un médecin distingué, a écrit un traité des simples (*Livre de Dioscoride*) et un commentaire sur les *Questions médicales* de Honein. Cet Honein est un des plus célèbres de la série des médecins nestoriens qui s'acquirent une grande réputation à la cour des caliphes de Bagdad, aux IXe et Xe siècles. Mais déjà, surtout dans ce milieu, l'usage de la langue arabe était prédominant, et c'est en arabe que ces savants composèrent la plupart de leurs œuvres.

La *Rhétorique* d'Aristote fut traduite en syriaque par le même Honein (mort en 873). Le traité, un peu antérieur, d'Antoine de Tagrit sur le même sujet, est plus original quoique basé sur des sources grecques. Sévère bar Schakako et Bar Hébréus ont aussi parlé des principes de la rhétorique et de la poétique dans plusieurs de leurs ouvrages. Pour d'autres écrivains, ces sciences se confondent avec la grammaire, qui fut l'objet de nombreuses études ; nous possédons intégralement ou en fragments la grammaire de Jacques d'Édesse, la grammaire abrégée de Bar Hébréus, et sa grande grammaire intitulée *Livre des splendeurs* ; chez les Nestoriens nous trouvons celles d'Élie de Tihran et de Jean bar Zoubi, le *Réseau des points* de Jean bar Malkoun ; les *Dialogues* de Sévère bar Schakako ; plusieurs traités sur l'accentuation et d'autres *de aequilitteris*, c'est-à-dire des mots qui s'écrivent avec les mêmes lettres mais présentent un sens différent. Ces petits vocabulaires ont préparé la voie aux grands lexicographes. Bar Alî (XIe s.) et Bar Bahloul (Xe s.), dont le *Lexicon*, publié par R. Duval, est un véritable monument philologique, sont les deux auteurs les plus connus dans ce dernier genre d'études.

V. Épigraphie. — Dans l'aride nomenclature qui précède, nous avons indiqué les œuvres principales formant le fonds de

la littérature syriaque. A ces monuments littéraires s'ajoutent quelques documents épigraphiques d'une importance relativement secondaire. Nous connaissons, de l'époque païenne, plusieurs inscriptions funéraires. La plus ancienne est probablement celle d'une reine (Hélène d'Adiabène), gravée sur le sarcophage du Louvre trouvé à Jérusalem dans le tombeau dit des Rois; les autres proviennent d'Édesse, qui a aussi fourni quelques inscriptions honorifiques. Une inscription fort ancienne, mais très mutilée, a été découverte à Béredjik.

Le matériel épigraphique de l'époque chrétienne consiste en dédicaces d'églises, en épitaphes et en inscriptions commémoratives. La plus intéressante dédicace (aujourd'hui au musée de Bruxelles) provient de Zébed, au sud-est d'Alep; c'est une inscription trilingue : grecque, syriaque et arabe. Les autres ont été recueillies dans la Syrie occidentale par MM. Pognon et Littmann, et en Mésopotamie par M. Pognon. Les centaines d'inscriptions funéraires trouvées dans les cimetières nestoriens du Sémirjetschié, au nord de Kaschgar, forment une catégorie à part. Elles sont des XIIIe et XIVe siècles. La fameuse inscription syro-chinoise de Si-ngan-fou, dont personne ne songe plus aujourd'hui à contester l'authenticité, est de l'an 781.

Nous terminerons en mentionnant les inscriptions gravées sur quelques monnaies des rois d'Édesse, dont l'examen contribua à fixer la chronologie de ces princes[5].

1. Pour l'histoire littéraire, voir : Wright, *A short history of Syriac Literature* (Londres, 1894; réimpression d'un art. de l'*Encyclopædia Britannica*; l'auteur suit l'ordre chronologique). — R. Duval, *La littérature syriaque* (3e éd., Paris, 1907; disposée selon l'ordre des matières). — Il est regrettable que ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages ne soit accompagné d'une table comme celle qui est jointe à la traduction russe de Wright, par P. von Kokowzoff (St-Pétersbourg, 1902).

2. Nombre approximatif des mss. syriaques décrits dans les catalogues imprimés des principales bibliothèques en Europe : Londres (Brit. Mus.) 850; Rome (Vaticane) 550; Berlin (Bibl. roy.) 340; Paris (Bibl. Nat.) 334; Oxford (Bodl.) 205; Cambridge (Univ.) 215; Florence (Laurent.) 50.

3. Les éditions de textes et les principales dissertations sont énumérées dans Nestle, *Litteratura syriaca*, et dans les histoires littéraires mentionnées à la note 1. Une bibliographie complète comprendrait environ un millier d'articles.

4. Pour l'étude de la langue syriaque, grammaires élémentaires nombreuses, en diverses langues. Grammaires approfondies : R. Duval, *Traité*

de grammaire syriaque, (Paris, 1881); — Th. Nöldeke, *Kurzgefasste Syrische Grammatik* (2e éd., Leipzig, 1898).

Dictionnaires : *Thesaurus syriacus*, éd. R. Payne Smith, Oxford, 1879-1901 ; 2 vol. in-fol. (4516 coll.). — Brockelmann, *Lexicon syriacum*, Berlin, 1895. — J. Brun, *Dictionarium syriaco-latinum*, Beyrout, 1895 (plus pratique).

5. Pour l'épigraphie syriaque, les ouvrages antérieurs à 1888 sont mentionnés par Nestle, *op. cit.*, p. 54. Ajouter principalement : H. Pognon, *Inscriptions sémitiques de la Syrie*, Paris, 1907 ; — Littmann, *Semitic inscriptions*, New York, 1904 ; — Kugener, Notes sur l'inscript. de Zébed, et sur une inscr. syr. de Béredjik (Rome, 1908) ; — Euting, *Mosaïque syr. d'Ourfah* (*Florilegium M. de Vogüé*, p. 231.)

Pour la numismatique, voir : Gutschmid, *Untersuchungen über die Gesch. des Königreichs Osroëne* (St-Pétersbourg, 1887) ; — Babelon, *Mélanges numismatiques*, t. II, p. 209 et suiv. (Paris, 1893).

XVIII

La connaissance des dialectes **néo-araméens** date seulement, avons-nous dit, de la seconde moitié du XIXe siècle ; mais l'importance de ces dialectes pour l'histoire des langues sémitiques s'est manifestée d'une manière si évidente que les travaux d'érudition, dus aux maîtres les plus éminents, se sont succédé rapidement dans cette nouvelle branche de l'orientalisme[1].

Comme l'araméen dont ils sont la survivance, ces dialectes se divisent en deux groupes : oriental et occidental.

Le néo-araméen occidental dérive de l'ancienne langue vulgaire de la Syrie. Il n'est plus parlé de nos jours que dans le village de Maloula, à huit ou neuf heures au nord de Damas, et dans deux autres villages voisins, comprenant en tout environ quinze cents habitants[2]. Au XVIe et même au XVIIe siècle, on parlait encore syriaque dans beaucoup de villages du Liban, mais il n'en est plus ainsi aujourd'hui.

L'araméen oriental est mieux représenté. L'ancienne langue de la Mésopotamie s'est perpétuée dans le dialecte du Tour Abdîn « Montagne des serviteurs », région située au nord de Mardin et de Nisibe, qui doit son nom à la multitude de couvents dont elle fut jadis parsemée.

Ce dialecte, comme ceux dont nous allons parler ensuite, est

souvent appelé néo-syriaque. Mais la désignation est mal choisie; elle convient aussi peu que celle de néo-latin, par exemple, conviendrait pour désigner l'italien. Les parlers actuels ne dérivent pas de la langue qu'on appelle le syriaque; ils sont la continuation et la transformation de la langue populaire dont l'usage subsista à côté de la langue littéraire; tandis que celle-ci nous apparaît presque immuable du IVe au XIIe siècle, l'autre s'est insensiblement modifiée selon les lois de l'évolution commune à toutes les langues parlées, pour en arriver à l'état où nous la rencontrons. La population presque exclusivement chrétienne du Tour Abdîn appartient à la secte jacobite[3].

L'autre branche de l'araméen oriental, qui est actuellement en usage dans le Kurdistan turc et persan, depuis le Tigre jusqu'au lac d'Ourmiah, dérive du dialecte babylonien. Elle comprend une grande variété de parlers en usage chez les Nestoriens et les Juifs de ces régions[4]. Plusieurs de ces dialectes ont fait l'objet d'études sérieuses, entre autres le dialecte Fellîhi, parlé dans les campagnes des environs et surtout au nord de Mossoul[5]; le dialecte des Juifs de Zako, auprès du Chabor; le dialecte de Djélou, et celui du Tiari[6] dans le Kurdistan turc; le dialecte chrétien de Salamas et le dialecte juif du même lieu qui diffère sensiblement de l'idiome chrétien[7], et surtout le dialecte chrétien d'Ourmiah[8]. Ce dernier est en passe de devenir langue littéraire sous les efforts des missionnaires (protestants américains et lazaristes français) qui ont déjà fait imprimer dans ce dialecte de nombreux ouvrages en tous genres (bibles, livres de classes, traités de propagande, revues)[9]. Aussi est-il le mieux connu, et celui qui offre le plus d'éléments à nos études.

1. Cf. Rubens Duval, *Notice sur les dialectes néo-araméens* (dans les *Mém. de la Société de linguistique*, t. IX, 1896).

2. Parisot, *Le Dialecte de Ma'lula*. Grammaire, vocabulaire et textes. (Extrait du *Journal asiat.* 1898; supplément : *J. A.*, 1902); p. 16, bibliographie des travaux antérieurs.

3. Prym et Socin, *Der neuaramäische Dialect des Tur Abdîn* (Göttingen, 1881).

4. Classification dans Maclean (voir note 8).

5. Guidi, *Beiträge zur Kenntniss des neuaram. Fellihi-Dialectes* (1883; dans la *Z. D. M. G.*, t. XXXVII); — E. Sachau, *Skizze des Fellichi Dialectes von Mossoul* (*Abhandl. der Akadem. zu Berlin*, 1895).

6. Lidzbarski, *Zeitschr. für Assyr.*, t. IX.

7. R. Duval, *Les Dialectes néo-syriens de Salamas* (Paris, 1883).

8. Socin, *Die neu-aramäischen Dialecte von Ourmiah bis Mossoul* (Tübingen, 1882); — A. Loevy, *Trans. of Soc of Biblical Archæology*, t. VI; — R. Gottheil, *Journ. of the American Oriental Society*, t. XV, (1893); — Lidzbarski, *Die neu-aram. Handschriften des Kgl. Bibliothek zu Berlin* (Weimar, 1896).

Grammaires : Stoddard, *Grammar of the modern Syriac language* ..(1855); — Nöldeke, *Grammatik der neusyrischen Sprache*, 1868; — A. J. Maclean, *Grammar of the Dialects of vernacular Syriac* (Cambridge, 1895).

Dictionnaire : Maclean, *Dictionary of vernacular Syriac* (Oxford, 1901).

9. Une traduction complète de la Bible en syriaque moderne a été aussi imprimée à New York, en 1893, par les soins de l'*American Bible Society*.

XIX

Chacun des dialectes araméens a sa grammaire spéciale et son vocabulaire particulier : mais ils ont tous un alphabet commun : l'alphabet sémitique, celui-là même qui fut emprunté par les Grecs et a donné naissance à tous les systèmes d'écriture européens. Son origine demeure un problème : l'hypothèse qui le dérive de l'écriture égyptienne allègue des raisons en apparence beaucoup plus plausibles que celle qui le fait venir du cunéiforme ; cependant l'une et l'autre se heurtent à des difficultés actuellement insolubles[1].

Les plus anciens types de l'alphabet araméen, connus par les inscriptions, se rapprochent de l'alphabet phénicien de même époque. Mais, tandis que celui-ci se maintint longtemps avec son aspect anguleux, l'autre manifesta de bonne heure des tendances vers des formes plus cursives. La diffusion de l'écriture araméenne est tout à fait remarquable. Elle reçut une expansion plus grande que la langue elle-même. Non seulement elle revêtit des formes particulières, plus ou moins éloignées du type primitif selon les lieux et les époques, chez les Palmyréniens, chez les Nabatéens, chez les Syriens ; mais elle fut adoptée par les Perses de l'empire Sassanide pour écrire leur propre langue ; les Manichéens la transportèrent au cœur de l'Asie centrale ; et les Mongols ont emprunté leur alphabet aux Syriens nestoriens, qui avaient fondé des chrétientés florissantes jusqu'en Chine dès avant le VIIIe siècle.

Comment les divers alphabets araméens sont issus les uns des autres ; comment ils se sont modifiés, accentuant toujours la tendance vers les formes cursives, nous ne le pourrions montrer sans reproduire les figures mêmes des lettres. L'étude des simplifications de l'écriture nabatéenne, qui est devenue l'écriture arabe, est particulièrement instructive, parce que les documents épigraphiques permettent d'en suivre les transformations presque sans interruption pendant quatre ou cinq siècles. Mais cette histoire de l'écriture a déjà été faite [1], et il nous suffira d'en avoir signalé ici l'intérêt [2].

1. Voir pour la bibliographie Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, 6e édit., p. 842.

2. Voir M. de Vogüé, *L'alphabet araméen et l'alphabet hébraïque*. Paris, 1865 ; — et surtout Ph. Berger, *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*, 2e éd., Paris, 1892.

*
* *

Ce rapide coup d'œil sur les langues et les littératures araméennes montre l'importance de leur étude, et laisse deviner les précieuses ressources qu'elles offrent au philologue et à l'historien. Mais que de parties demeurent encore inexplorées dans cet immense domaine ! Ce champ si vaste et si fertile réclame les labeurs de nombreux ouvriers, et leurs efforts méritent les encouragements des maîtres qui ont souci du bon renom et du progrès des études orientales en France.

LA ROCHE-SUR-YON. — IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST.

Imprimerie Centrale
de l'Ouest
56-60, Rue de Saumur
La Roche-sur-Yon
(Vendée)

117033

LaAram
C428k

Author Chabot, Jean Baptiste

Title Les langues et les littératures araméennes.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston